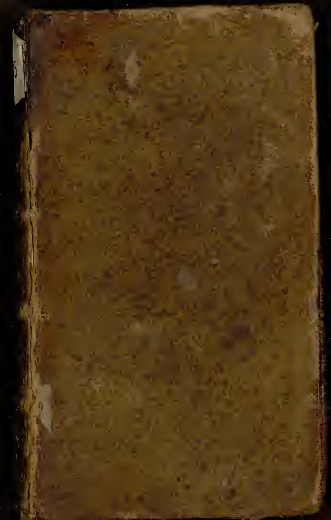


a X L. 1674. 1699. 1702. 1719.
Toul. amst. par. par.



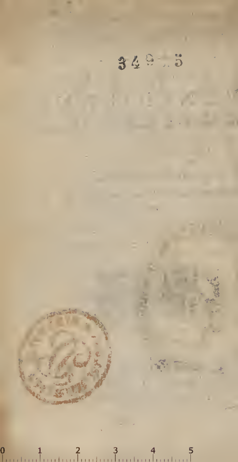
NOUVEAU TRAITE' DE LA MALADIE VENERIENNE.

Ou aprés avoir demontré que la Methode ordinaire de la guerir est tres dangereuse, douteuse & difficile ; on en propose une autre fort facile & fort asseurée.

Avec quelques Problèmes curieux sur cette matiere.

Par M. GERVAIS UCAY, *Docteur en Medecine.*

A AMSTERDAM,
Chez DANIEL PAIN, sur le Voor-Burg-wal, prés du Stilsteeg.
M. D. C. XCIX.



AVIS AU LECTEUR.

J'Ay eu plusieurs choses en veüe lors que j'ay composé ce traité: La premiere a esté d'instruire les malheureux qui sont atteints de la maladie Venerienne, afin qu'ils ne se laissent pas tromper: La deuxiéme est de donner quelques lumieres aux ignorans qui sont d'assez bonne foy, pour ne pas vouloir tromper personne, & qui desirent d'en apprendre les moyens, en s'instruisant des bons Principes: la troisiéme est de faire du bien à mes Ennemis envieux, en leur apprenant ce que je fais, & ce qu'ils ne savent pas faire: La quatriéme de faire connoistre au public le fruit que j'ay retiré de mon étude & de mon tra-

travail, qui est d'avoir trouvé un remede efficace, court & facile pour la Verole: La cinquiéme de découvrir ce remede à ceux qui meritent de le savoir, par une description si claire, que ceux qui la comprendront me blameront peut-estre d'en avoir tant dit: La sixiéme d'inviter les Praticiens Philosophes à chercher quelque chose de mieux, & d'en faire part au Public, au moins d'une semblable maniere, pourveu qu'elle soit fidelle comme j'ay fait: il y va de la conscience d'un Auteur s'il trompe ses Lecteurs, & je croy que ce seroit un de ces maux que l'on ne peut pas reparer. Pour moy je suis asseurement de bonne foy, jusques a l'aveu de mes propres erreurs. Je voy que la pluspart des Auteurs se vantent de leurs belles Cures, mais il y en a peu ou presque point qui avoüent n'avoir pas toûjours reüssi; cependant on sait bien qu'on n'est pas Maistre du premier coup, qu'on vient sçavant

par

par degrés, & que la Medecine est plus sujette à l'erreur que toutes les autres sciences. Heureux sont ceux qui savent profiter de leur propres defauts, cent fois heureux ceux qui peuvent profiter des defauts d'autruy, mille fois heureux ceux qui pour ne pas tomber en de grands défauts, sont éclairés par de bons Guides, & infiniment heureux seroit celuy qui ne tomberoit pas en defaut, ce qu'on ne doit pas chercher parmi les Hommes, qui sont tous par un caractere naturel, sujets à l'erreur.

Il faut donc avouër sa foiblesse, & n'avoir pas honte de confesser ses erreurs; mais en même tems il faut faire effort pour en sortir le mieux qu'on peut. Cujusvis hominis est errare, nullius nisi insipientis perseverare in errore, *dit Ciceron dans ses Philippiques. En effet il faut être insensé pour vouloir croupir dans son erreur: mais parce qu'on n'en*

n'en peut pas toûjours sortir comme l'on veut, la Charité Chrétienne demande que les Hommes se tendent les mains, & qu'ils s'entr'aydent les uns les autres.

C'est sur ce fondement que j'ay écrit, & que je communique de bon cœur les connoissances que j'ay acquises.

Il est vray que ce Traité n'est pas accompli, qu'il est même sterile en bien des choses, mais si l'on a pris garde à ce que je viens de dire, on trouvera que j'y remplis les fins que je me suis proposées.

J'ay écrit d'une maniere succinte & positive pour faire entendre en peu de mots ce que ie voulois dire, & c'est comme cela qu'on devroit écrire, ce me semble, sur toute sorte de matieres, & separer comme j'ay fait du corps du traité, les questions un peu embarrassées, sur lesquelles ceux qui ont l'esprit de contradiction, ou du temps à perdre, aiment à chicaner,

caner, ou à se divertir.

J'ay separé le curieux & l'utile du necessaire, & j'en ay fait des Problêmes, dans lesquels j'ay traité les questions les plus curieuses qu'on puisse faire sur ces matieres: J'ay encore traité quelques autres questions sur lesquelles on pouvoit faire quelques difficultés & qui serviront d'éclaircissement aux matieres que j'ay traitées.

Au reste je ne me suis pas particularisé en tout ce que je traite; j'ay suivi en bien des endroits les opinions que j'ay trouvé les plus raisonnables dans quelques Auteurs que j'ay veu: mais aussi je n'ay pas fait difficulté de m'éloigner de ces Auteurs, en tout ce que j'ay creu le devoir faire, il est vray que je l'ay fait fort souvent, ou pour mieux dire, en tout ce qu'il y a d'essentiel, sur tout en tout ce qui regarde la Cure de la Maladie Venerienne. La raison & l'experience m'ont puissamment solli-

sollicité à m'écarter de la route commune, parce qu'aprés avoir examiné les maximes & la methode des Auteurs ordinaires, j'ay reconnu qu'elles clochoient dans les fondemens, & que bien loin que leurs remedes eussent un succés favorable, j'ay trouvé que ces remedes sont fort peu aßeurés, & toûjours tres-dangereux, fort longs à guerir, extrémement embarraßans, & tout-à-fait désagreables; & au-contraire la methode que je propose est fondée sur la raison & l'experience, & les remedes que je communique sont asseurés; on les prend agreablement & sans danger, on en est bien-tost guery, sans embarras, & avec cent fois moins de peine, que quand on prend les ordinaires.

Je sçay bien que tout cela ne peut pas estre agreable à tout le monde. Je prevoy que quelques Interessés en auront du mal au Cœur: il s'est même deja trouvé quelqu'un de ceux-

ceux-là, qui se trouvant blessé de ce que je luy disois qu'on imprimoit ce traité, & que je rendois public mon Remede, se vantoit d'en avoir un semblable, quoy qu'on le connoit si grossier, qu'il n'est pas en état, lors même qu'il aura bien étudié mon Livre, de le savoir de sa vie. J'espere qu'il y en aura bien d'autres: mais quand il se trouvera que tous ceux qui se mêlent de traiter les maux Veneriens mettront en usage quelque Remede qui surpasse celuy que j'enseigne, j'en seray tres-satisfait & sans envie.

Je croy qu'on peut aller au delà; la Nature n'a point de bornes. On a trouvé un Sublimé doux qui procure souvent le flux de bouche & qui guerit les Malades dans trente ou quarente jours en leur en donnant une doze convenable soir & matin pendant to ut le tems de la Cure,

J'ay trouvé un Remede qui est beaucoup meilleur, & qui produit des

 avan-

avantages incomparablement plus grands que tous ceux qu'on a publiés jusques-icy, & qui sont d'autant plus singuliers qu'ils paroissent extraordinaires : pourquoy quelque autre ne pourroit-il pas avancer davantage, & faire quelque decouverte qui fût plus utile.

Il ne faudroit par exemple que trouver le contraire prochain & immediat de la Verole, qui seroit le veritable Remede specifique, s'il est vray qu'il y en ait dans la Nature, ce que je dispute dans un Problême ; & en ce cas, on chasseroit la Verole bien plus facilement qu'avec tous nos Remedes.

Cependant il me restera cette satisfaction d'avoir publié celuy-cy. Et pour répondre à tous ceux qui voudront que je croye qu'ils en sçavoient autant, Je dis que je m'estime heureux d'avoir pensé comme eux ; au moins ne diront-ils pas qu'ils me l'ont enseigné, ny que je l'aye

l'aye pillé de quelque Livre, puisque je ne le dois qu'à Dieu seul qui me l'a donné par le moyen de mon travail & de l'étude. Dii laboribus omnia vendunt.

Je croy encore que j'enseigne dans ce Traité assez d'autres choses qui n'ont pas esté dites, pour l'appeller nouveau, & que parmi ce qu'il y aura de plus vieux ce sera sans doute le langage dont à la verité je ne sçay pas bien la mode.

Je parle simplement comme je pense, & je me contente de me faire entendre; si j'avois écrit en Latin, j'aurois fait encore plus mal, parce que j'aurois esté entendu de moins de gens.

Ceux qui me rendent justice, & qui prendront en bonne part ce que je leur donne presentement, m'obligeront à faire mieux quelque autre fois: & ceux qui n'en seront pas satis-

tisfaits, trouveront dequoy se satisfaire, dans le dernier avis que je leur donne à la fin de ce Livre.



TABLE

TABLE
DES
CHAPITRES.



TABLE
DES
PROBLEMES.

IV.

sujet



NOU-

NOUVEAU TRAITE'
DE LA MALADIE
VENERIENNE.

CHAPITRE I.

De la Verole en general, de ſon nom & de ſon origine,

LEs Autheurs ſe trouvent pleins de certaines conteſtations qu'il y a entre les Peuples de diverſes Nations, touchant le nom & l'origine de cette maladie que nous appellons Venerienne, à cauſe qu'elle dérive du jeu de Venus, ou ſimplement Verole, par le ra-

port qu'on croit y avoir entre certaines pustules qui paroissent en quelques Verolés, & celles de la petite Verole appelée par les Medecins *Variola:* Dans laquelle se trouvant ordinairement quelque chose de honteux & de sordide, châcun pour s'excuser a voulu attribuer à son Voisin la source & l'origine de cette maladie; d'où vient que les François, les Espagnols, les Italiens, & ainsi des autres, se font sur ce sujet de continuels reproches: mais il me semble que si l'on considere qu'il y a deux cens ans ou davantage qu'on a commencé de mouvoir ces questions, la prescription sur prescription doit terminer ce procez, & acquerir à un chacun la proprieté incontestable de ce qu'il possède depuis deux siecles.

Mais que dis-je deux siécles,

cles, il eſt conſtant que quoy que la Verole n'ait pas eſté également connuë dans tous les ſiecles, elle eſt pourtant preſque auſſi ancienne que le monde, ou du moins que le commerce impur des hommes avec les femmes publiques & débauchées, ce qui a commencé avant Noé, lors que le monde eut commencé à ſe multiplier comme on lit dans le ſixiéme chapitre de laGéeſe: *Omnis quippe caro corruperat viam ſuam ſuper terram*: l'authorité, la raiſon & l'experience prouvent évidemment que la Verole a commencé dés ce temps-là.

Car enfin nous pouvons dire ſans faire le Theologien, que Dieu ayant toûjours eu en horreur le peché de fornication, il l'a auſſi en tous les temps du monde fait ſuivre d'une infinité de malheurs & de maux

corporels, parmi lesquels on doit compter la Verole comme une suite de l'impureté, & l'appanage que Dieu promet aux debauchés, dans le dix-neuviéme chapitre de l'Ecclesiaste, *qui se jungit fornicariis erit nequam : putredo & vermes hæreditabunt illum.*

L'experience & la raison prouvent encore l'antiquité de la Verole ; car s'il est vray, comme on n'en peut pas douter, qu'aujourd'huy la Verole s'engendre de la corruption de plusieurs semences qui ont esté mélées dans une même matrice, la raison doit faire croire qu'il en est arrivé de même à ces anciens debauchés & qu'ils n'ont pas esté exempts de la Verole.

Or on sçait que si une fille parfaitement saine & pucelle, si on veut, afin qu'il n'y ait au-

cun

cun ſoupçon de mal venerien, ſe mêloit parmi une demi-douzaine de garçons auſſi ſains qu'elle, & ſe débauchoit tour à tour avec eux, ou les uns ou les autres auroient bientoſt la Verole, & tous enſemble la contracteroient enfin par la repetition des actes veneriens.

On n'a que trop d'exemples de ces verités, & on pourroit faire des hiſtoires des malheurs qui ſont arrivés en des debauches de cette nature, ſi les circonſtances eſtoient moins fâcheuſes à dire.

On lit pluſieurs de ces hiſtoires dans les livres; & les perſonnes raiſonnables ne doutent plus que la Verole ne ſe produiſe de cette façon: Nous en donnerons la raiſon Phyſique en parlant de ſa cauſe, au chapitre cinquiéme.

Et par là on doit regarder

comme fabuleux tout ce que certains Autheurs disent sur l'origine de la Verole, comme ceux qui la raportent aux Astres : Nous parlerons de cela dans les problêmes que nous donnerons dans la suite sur un grand nombre de questions que l'on fait sur la Verole.

Il est vray que ceux qui ont aujourd'hui la Verole ne l'ont pas tous de cette façon ; la plusspart l'ont par tradition & communication de l'un à l'autre : c'est une maladie contagieuse dont le propre est de se communiquer & de produire son semblable ; parce que sa cause est un veritable ferment, & que la nature du ferment est de se multiplier à l'infini, d'où vient qu'il ne faudroit qu'un grain de ce ferment verolique pour infecter tout le monde, comme il ne faudroit qu'un

grain

grain de levain ordinaire pour reduire en sa nature la paste qu'on pourroit faire de tout le bled du monde: Nous parlerons de ce ferment verolique, dés que nous aurons donné une idée generale de la maladie Venerienne.

CHAPITRE II.

De la Verole, de sa description & de ses symptomes en general.

COmme il n'y a point de plaisir à lire un Traité, lors qu'on n'a pas une idée assez claire du sujet dont il s'agit, j'ay creu qu'il ne falloit pas aller plus loin sans faire connoître ce que c'est que la Verole.

Il est vray qu'en cecy je ne puis pas suivre la methode qui

veut, que pour faire connoiſtre un ſujet, il faut le definir, c'eſt à dire, exprimer ſon eſſence & ſa nature par deux attributs qu'on appelle genre & difference, parceque ce genre devant eſtre celuy qui contient immediatement l'eſpece & qui la deſigne de plus prés; & cette difference devant eſtre eſſentielle à la choſe meſme qu'on definit, nous ne pouvons employer aucun de ces genres, la maladie n'en ayant que trois, qui ſont intemperie, mauvaiſe conformation & ſolution de continu: & nous voyons que la Verole eſt tantoſt avec l'un & tantoſt avec l'autre, ſouvent avec tous trois; mais on ne peut pas dire qu'il y en ait conſtamment un, comme l'intemperie qúe quelques-uns ont voulu ſe trouver toûjours avec la Verole, ce qu'on aura

aura peine à ſe bien perſuader, ſi l'on conſidere que l'intemperie eſtant l'excez d'une ou de pluſieurs qualitez, on rencontre ſouvent des Verolés, où on ſeroit bien en peine de dire quelle eſt cette qualité exceſſive: & que dira-t-on de ceux qui gardent la Verole pendant dix ans ou davantage, ſans qu'il paroiſſe en eux la moindre leſion dans toutes les fonctions de leur corps; c'eſt pourquoy il faut prendre un terme qui ſoit ſuperieur à celuy d'intemperie.

Quant à la difference, il faudroit la prendre de quelque choſe qui ſuivit immediatement ſon eſſence, c'eſt-à-dire, de quelque proprieté eſſentielle qui convint toûjours à toute Verole, & à la ſeule Verole, & on ne trouve pas une telle difference, c'eſt pourquoy on

ne ſçauroit en donner une defi-nition reguliere.

Il ne faut pas meſme ſe perſuader que la deſcription qu'on va donner ſoit dans la derniere exactitude, parce que cela dépend d'un trop grand nombre de circonſtances, comme par exemple, on n'y ſçauroit comprendre au juſte cette Verole qui demeure cachée dans le corps pendant long-temps ſans donner aucun ſigne, & dont on parlera ailleurs ; D'où vient que je ne blaſme pas ceux qui pour ſe tirer d'affaire ne definiſſent pas la Verole, & ne laiſſent pas d'en donner un long traité, pretendant avec raiſon qu'il importe fort peu de ſçavoir comment il faut definir la Verole, pourveu qu'on ſçache comment il faut la bien guerir.

La Verole eſt une diſpoſi-

tion contre nature, contagieuſe par attouchement, cauſée par un ferment de meſme nature, provenu de la corruption des ſemences de diverſes perſonnes, receuës & retenuës dans les matrices des femmes publiques; ſuivie d'un ou de pluſieurs de ces accidens, comme chaude-piſſe ou gonorrhée virulante, chancres, bubons ou poulains, cloux, tubercules, condilomes, verruës, porreaux, nodus, glandes, douleurs, taches, puſtules, dartres, galles, ulceres, pourriture & carie des os ou des cartilages, cheute de cheveux, & pluſieurs autres qui proviennent de ceux-cy ; ou qui peuvent être communs à d'autres maladies.

Ce n'eſt pas que les premiers accidens que nous avons raportés dans cette deſcription

 ne

ne puiſſent eſtre joins à d'autres maladies, mais il faut remarquer que lors qu'ils proviennent de la Verole, ils ont tous quelque choſe de ſingulier qui les fait reconnoiſtre veroliques, comme nous ferons voir lors que nous en parlerons en particulier ou que nous enſeignerons le moyen de connoiſtre la Verole.

Et comme la Verole ne manque pas d'attirer dans le corps preſque une infinité d'autres maux, ſans compter ceux de l'eſprit lesquels paroiſſent tout à tour dans une grande bizarrerie en mille manieres differentes, il y en a qui ont dit plaiſamment que la Verole eſtoit le prothée des maladies, & l'aſſemblage de tous les maux

CHAPITRE III.

De la division de la Verole.

IL paroit par la description que nous avons donnée dans le chapitre precedent que nous n'admettons qu'une sorte de Verole, & nous disons ici que ce qu'on appelle chaude-pisse, chancre, bubon, ne sont point d'une nature differente de ce qu'on appelle grosse Verole, comme nous le prouvons par trois raisons incontestables.

La premiere est que la chaude-pisse, aussi bien que le chancre & le poulain, lors qu'ils sont negligés ou maltraittés donnent infailliblement la grosse Verole, donc ils sont tous d'une mesme nature.

La deuxiéme est que le mesme remede qui guerit la grosse Verole,

Verole, guerit aussi les susdits accidens, du moins en tout ce qu'ils ont de malin & de verolique.

Et la troisiéme est, que souvent la grosse Verole n'est qu'un assemblage de ces accidens, ce qu'on voit assez dans la pratique & nous en donnerons la raison dans la suite.

Il n'y a donc aucune difference essentielle entre les chaudepisses, chancres, bubons & la grosse Verole, ny quant à la nature du mal, ny quant à la cause qui les produit, ny quant au remede specifique.

Il y a pourtant une difference accidentelle qui consiste en ce que la grosse Verole occupe generalement tout le corps, à cause que la masse du sang est infectée, c'est pourquoy on la peut appeller universelle, & la chaude-pisse, le chancre &

le

le bubon n'occupent qu'une ſeule partie, ſoit parceque le ferment verolique n'a pas eſté porté plus loin, depuis qu'il a eſté communiqué, ſoit qu'il ait eſté expulſé par la force de la nature, & comme par maniere de criſe imparfaite, comme on voit dans les bubons, ou enfin par quelque autre accident ; & c'eſt pour cela qu'on peut appeller cette Verole particuliere.

Dans cette verole particuliere il y a meſme une difference notable, quant à la maniere de ſe ſervir du remede ſpecifique, & à quelques autres circonſtances qu'il faut obſerver dans la pratique, comme nous ferons voir au chapitre de la methode de guerir l'un & l'autre,

Il faut encore remarquer qu'il y a une autre ſorte de Verole par-

particuliere, c'eſt-à-dire qui n'occupe qu'une partie du corps, car il arrive ſouvent en pratique, qu'aprés avoir gueri la Verole univerſelle, il reſte encore du virus recoigné dans quelque partie du corps, comme dans la carie de quelque os, dans quelque nodus ou tophus qui n'aura peu ſe diſſoudre par l'action du mercure lors que tout le reſte du corps aura eſté bien depuré, & qui par conſequent demande des remedes particuliers.

Bienque la Verole ſoit en tous, toûjours & en tout temps la meſme, & qu'elle ait un remede ſpecifique qui eſt le mercure, on ne ſauroit pourtant la bien guerir que par hazard, ſi on ne fait quelque diſtinction entre les divers temperamens des perſonnes qui en ſont attaquées, & ſi on ne conſide-

re leur âge, leur ſexe, leur delicateſſe & ſemblables circonſtances.

Car les hommes ſont ordinairement plus robuſtes, les femmes ſont plus delicates, plus humides; & leurs menſtrues doivent, quand on les veut traiter, faire prendre des meſures particulieres, que la raiſon & l'experience doivent apprendre, & dont nous donnerons quelque exemple dans le Chapitre de la cure

Ceux qui ſont d'un temperament melancolique ſont ordinairement plus difficiles à guerir, parce que leurs humeurs ſont plus rebelles & tenaces, & qu'ils abondent fort en acides & ſouvent en humeurs auſteres qui ſont pires que les autres.

Les bilieux ſont faciles à émouvoir, il faut les rafraîchir ou

ou les échauffer moins que tous les autres, évitant de trop irriter la bile. Les sanguins doivent estre plus seignés que les autres, & les phlegmatiques plus deslechés.

Les enfans & les vieillards comme plus tendres & plus foibles doivent estre plus menagés: on ne donne pas le flux de bouche ny aux uns ny aux autres, sur tout dans un âge fort tendre ou decrepit.

C'est pour cette raison & pour bien d'autres qui sont aisées à comprendre, que le Mercure dont on se sert à present pour la guerison de la Verole, ne doit pas toûjours estre preparé de la mesme façon, & je diray en passant que celuy qui se servira toûjours du mesme, tombera dans de grands défauts & ne guerira pas beaucoup de Malades.

On pretend encore qu'il faut diſtinguer les temps ou les âges de la Verole ; ſavoir, ſon commencement, ſon augment, ſon eſtat & ſa declinaiſon ; mais comme ce n'eſt point ici une maladie aiguë, que d'ailleurs ces temps ne ſont pas determinés également, & qu'ils n'ont pas un cours reglé, je croi qu'il eſt impoſſible d'en pouvoir écrire juſte.

Car par exemple il y en a qui portent la Verole dix ans & davantage, ſans qu'elle paroiſſe, ou qu'elle faſſe aucun ravage, & d'autres qui dans trois mois en ſont preſque pourris: il y en a qui d'un Chancre negligé ou mal ſoigné ſeront deux ou trois ans ſans avoir des marques de Verole, & d'autres qui dans ſix mois en ſeront tout couverts, la choſe dependant du plus ou du moins d'ac-

d'activité du ferment verolique dont ils sont infectés & de leur bonne ou mauvaise disposition : nous traiterons ces questions dans les problêmes. En un mot les temps sont si inégaux qu'il n'y a pas moyen de donner aucune regle fixe pour les connoistre, l'experience en cela estant le meilleur guide.

Je ne croy pas mesme qu'il soit fort important d'en écrire plus au long dans ce Chapitre, parce que le suivant qui va traiter des differens degrés de la Verole, vous éclaircira entierement de ce qu'il faut sçavoir, pour juger en quel estat est cette Maladie.

CHAPITRE IV.

Des differens degrez de la Verole, & de son progrés.

POur bien éclaircir la matiere de ce Chapitre ; il faut ſuppoſer que toutes les manieres de contracter la Verole ſe reduiſent à trois, ou bien elle eſt originaire, c'eſt à dire qu'on l'a contractée dans le ventre de la Mere, ou bien on l'a contractée par le coït, ou bien par quelque autre attouchement exterieur, ſoit en couchant avec des Verolés, ou dans des linceuls où ils ayent ſué, ſoit en beuvant aprés eux, ſoit en tetant, ou donnant à teter, ou de quelque autre maniere ſemblable.

En

En deuxiéme lieu il faut ſuppoſer juſques à ce que nous l'aurons prouvé dans le chapitre ſuivant, que la cauſe de la Verole eſt un ferment acre & mordicant qui tient ſans doute de la nature de l'acide, c'eſt pourquoy il eſt propre à coaguler & épaiſſir les humeurs où il ſe méle, ſur tout le phlegme, auquel il ſe méle plus facilement qu'avec le reſte des humeurs, parce que dans le phlegme il y a naturellement de l'acide.

En troiſiéme lieu, il faut conſiderer que ce ferment eſt d'autant plus actif qu'il a eſté plus exalté par une longue corruption, qu'il part d'un corps échauffé, & qu'il eſt receu dans un autre fort échauffé, & au contraire qu'il eſt moins actif, & que par conſequent il opere plus lentement lors

qu'il

qu'il a des conditions oppoſées : ce ſont ces conditions qui rendent ce ferment plus ou moins fixe ou volatile.

Cela poſé, voicy ſon progrés ordinaire, je commence de l'expliquer lors qu'il eſt communiqué par le coït, comme celuy qui donne plus ſouvent la Verole.

Si l'homme eſt Verolé, il vérſe dans la matrice de la femme une ſemence remplie de ce ferment verolique, lequel s'attache à ſes parties qui ſont naturellement diſpoſées à le recevoir, eſtant molaſſes, ſpongieuſes, & toutes parſemées de petites glandes preſque imperceptibles dans l'eſtat naturel, mais qui ſont à preſent aſſez connuës aux Anatomiſtes & qui quelquefois groſſiſſent aſſez pour ſe faire diſtinguer à des yeux mediocrement ſubtils ; ce

ſont ces petites glandes qui s'imbibent facilement du ferment verolique, lequel s'y corrompt encore davantage, c'eſt à dire, y devient plus acre par le ſejour qu'il y fait, & parce qu'il tient de la nature de l'acide, il fige & coagule les liqueurs contenuës dans ces petites glandes, d'où il reſulte une petite tumeur dure avec douleur, qui eſt ce qu'on appelle le chancre, & parce que la chaleur agite ce ferment & que par là, il devient plus acre, il ſe fait peu à peu une corroſion de ſubſtance & ſe forme un petit ulcere dont les bords reſtent encore durs, & cet ulcere s'augmentant peu à peu, c'eſt ce qu'on apelle ulcere chancreux, & que nous avons dit eſtre une Verole particuliere, parce qu'elle n'occupe qu'une ſeule partie, ou ſi on veut, on peut dire

dire que c'eſt le premier degré de la verole, & la premiére démarche que fait le ferment verolique dans noſtre exemple.

Ce ferment qui ſe multiplie toûjours, corrompt les parties voiſines de cét ulcere, & ſur tout les liquides qui fermentent plus facilement, d'où vient que le ſang qui eſt porté par les arteres pour la nourriture de ces parties, ſe charge de quelques particules de ce ferment, & s'en retournant par les veines ſuivant les loix de la circulation, entraîne ces particules de ferment dans la maſſe du ſang, laquelle en devient peu à peu aſſez chargée pour ſe fermenter & ſe corrompre; c'eſt à dire devenir elle-meſme un ferment verolique.

Et voilà comment d'un petit chancre qui n'eſtoit qu'une Verole particuliere il s'en fait

une Verole univerſelle.

Et cette maſſe du ſang peut eſtre corrompue en mille manieres, ſuivant la force du ferment verolique & le temperament de la perſonne.

Si le ferment eſt aſſez volatil, & la perſonne bilieuſe, il ſe fait une eſpece de turgence qui fait rouler les humeurs tantoſt d'un côté, tantoſt d'un autre, & cela fait les douleurs vagues.

Si le ferment eſt plus fixe & la perſonne melancolique, le ſang ſe fige & ſe coagule, & par conſequent ſon mouvement en devient inégal & plus lent, & cela cauſe les laſſitudes, le dégouſt, le defaut des eſprits animaux; les alimens ſont mal cuits & mal diſtribués, & la décharge des impuretés entierement troublée, il ſurvient une ſuppreſſion de menſtrues ou de flux he-

hemorrhoidal, & ainſi du reſte.

Si le ferment eſt fort acide, & la perſonne phlegmatique, ce ferment s'embaraſſe parmi le flegme qu'il épaiſſit & rend viſqueus, d'où vient que le corps en devient rafroidi, bouffi & blaffard.

Si la perſonne eſt ſanguine, il ſe fait des boüillonnemens inégaux dans les veines & les arteres, qui cauſent des inquiétudes, des veilles, des chaleurs, & des vapeurs, tantoſt dans une partie, tantoſt dans une autre, & ainſi du reſte; chacun peut à-preſent par ſon raiſonnement juger des ſuites de cette corruption de la maſſe du ſang, car on ne peut pas tout dire dans un petit écrit.

Et c'eſt le deuziéme degré de la Verole, ou ſi on veut le premier de la Verole univerſelle.

Il eſt mal-aiſé que la maſſe

du ſang reſte long-temps en cét eſtat, ſans qu'elle faſſe des depoſts dans toutes les parties du corps qu'elle arroſe, & par où elle circule inceſſamment.

Et ces depoſts ſe font preſque toûjours avec beaucoup d'inégalité; car c'eſt une maxime conſtante dans l'œconomie admirable du corps, comme par tout ailleurs, que le plus fort l'emporte ſur le plus foible, la nature qui cherche toûjours à ſe décharger lors qu'elle eſt opprimée, bien qu'elle ait des voyes ordinaires pour expulſer les impuretez de la maſſe du ſang, ne prend pas toujours ces meſmes voyes, ſur tout quand elle ſe trouve dans un eſtant violent.

C'eſt pourquoy ſi le ferment verolique n'eſt qu'en petite quantité dans la maſſe du ſang,

la

la chaleur peut estre capable de le pousser vers les glandes des Emonctoires, ce qui se fait plus facilement vers les parties basses, à cause du poids de la matiere ; & ainsi on voit croistre aux aines certaines tumeurs qu'on appelle bubons ou poulains : quelquefois cette mesme matiere est portée vers les aisselles, & souvent vers les glandes du col, qui en deviennent fort enflées ; on voit mesme souvent des Verolés qui sont tout parsemez de glandes, & alors il y a lieu de croire que la lymphe & les vaisseaux lymphatiques ont part à cette décharge, puisque suivant l'anatomie la lymphe ne sçauroit passer des arteres dans les vaisseaux lymphatiques, que par le moyen des glandes, au travers desquelles elle se filtre.

Si le ferment eſt en plus grande quantité, la maſſe du ſang s'en décharge par ébullition ſur toute la peau, où l'on voit des tâches qui ne ſont que des fumées veroliques un peu groſſieres & arreſtées à la ſuperficie; des puſtules, qui s'ulcerent bientoſt & deviennent des chancres: ou des gales tantoſt grandes, tantoſt petites, des dartres, des cloux, des verrües, des porreaux, ſuivant l'humeur qui prédomine.

Si le ſang exſude quelques ſeroſités acres dans les eſpaces des muſcles, ces ſeroſités en piquant leurs membranes excitent des douleurs qui reſſemblent au rhumatiſme.

Si ces ſeroſités coulent le long des membranes des nerfs ou du perioſte, elles excitent les douleurs fixes qui tourmentent ſi cruellement les Verolés.

Si

Si ces ſeroſités roulent dans les articulations, elles exciteront des douleurs de goute verolique.

Si ces ſeroſités s'arreſtent à la racine des cheveux, elles les corrodent & cela eſt cauſe de leur chute.

Et voilà un autre degré de Verole.

Si ces ſeroſités s'épaiſſiſſent & ſe durciſſent le long des os, elles produiſent les tophus & les nodus, ce qui fait encore un degré plus avancé.

Si elles s'imbibent dans la ſubſtance des os & penetrent juſques dans la moële, elles excitent des douleurs profondes dans la membrane qui envelope la moële, & par leur ſejour devenant plus acres, elles pourriſſent & corrodent les os, ce qui arrive auſſi aux cartilages.

Et voila le dernier degré de Verole.

Il est vray qu'il y en a un autre degré qui est le pire de tous, parce qu'il fait bientost perir le malade, qui est lors que la matiere verolique se jette sur quelque partie noble & la corrompt, car outre qu'on ne peut pas reparer la substance perduë, c'est que les mauvais accidens qui accompagnent cette Verole, & la condition de la partie noble affligée, ne permettent pas qu'on se serve du remede specifique.

On voit donc qu'il y a autant de degrés de Verole, qu'elle fait de pas pour s'enraciner davantage, & qu'elle passe de la superficie dans la masse du sang; de là dans les chairs, des chairs dans les membranes, & des membranes dans les os.

Cependant tous ces degrés de

de Verole que je viens de décrire ne gardent pas toujours le mesme ordre, car bien souvent la Verole passe d'un degré a un autre sans qu'on y prenne garde, & l'on voit quelquefois des os cariés sans avoir veu les autres accidens qui précedent la carie dans nostre exposition, & cela provient de quelque dispositions particulieres du ferment, ou des parties du corps, qui font que les unes resistent plus que les autres, & que le ferment s'arreste plutost dans une partie que dans une autre ; c'est pourquoy on en doit plutost juger par la disposition & l'estat present du malade, & joindre la raison à l'experience.

Il est aisé par cét exemple de juger du progrés & des degrés de la Verole dans toute sorte d'autres exemples : nous en dé-

crirons encore quelques-uns qui serviront de regle pour les autres.

Je suppose qu'une femme publique ait la Verole, & quand mesme elle ne l'auroit pas, si elle a eu communication avec plusieurs hommes, le mélange de tant de semences fait une telle corruption dans le tuyau de la matrice, que cela degenere en veritable ferment verolique, comme nous l'expliquerons dans le chapitre suivant.

Si donc en cét estat il survient un autre homme, en s'échauffant par le coït il entraînera quelques particules de ce ferment lesquelles sejournant sur sa verge ne manqueront pas d'y produire quelque chancre, de la mesme maniere que nous avons expliqué le precedent, & qui aura à peu prés le mesme progrés que celuy-là.

Ou

Ou bien ſi le ferment verolique qui eſt dans le tuyau de cette femme publique, s'eſt aſſez volatiliſé, & que le conduit de la verge qui a eſté introduite, ſoit aſſez ouvert, ce ferment eſtant agité entrera dans ce conduit, & penetrera juſques à la petite caroncule qui empêche la ſortie involontaire de la ſemence, de là juſques aux proſtates & paraſtates qui ſont les reſervoirs de la ſemence, & cauſera dans ces parties une inflammation & une acrimonie dans la ſemence qui la corrompra, & bientôt aprés un ulcere ou pluſieurs dans les meſmes parties, ſi bien que la ſemence ainſi corrompuë & fermentée ſortira involontairement par des irritations continuelles, & c'eſt cét écoulement involontaire de ſemence qui fait le premier degré de Verole particu-

liere qu'on appelle chaude-pisse, & dans les suites gonorrhée, nous en traiterons exprés dans un chapitre.

Cette chaude-pisse peut continuer aux uns plus long-tems, aux autres moins, sans donner la grosse Verole, à cause de l'écoulement qui se fait de quelques autres liqueurs avec la semence, qui lavent en quelque maniere les ulceres, & qui emportent une partie du ferment verolique qui est dans ces ulceceres, & dilayent mesme le reste, d'où vient qu'il est pour lors un peu plus lent à operer; mais lors que ce ferment s'est volatilisé par la chaleur, le sang qui passe par ces parties entraine peu à peu vers la masse du sang, autant de particules qu'il en faut pour la corrompre, de la mesme maniere que nous avons dit en parlant du chancre au com-

commencement de ce chapitre : & voilà la Verole univerſelle qui aura le meſme progrés que nous venons d'expliquer, ſans qu'il ſoit beſoin de le redire.

Si le ferment verolique eſtoit encore plus volatil, il penetreroit non ſeulement juſques aux vaiſſeaux ſeminaires, mais encore ſans s'y arreſter, il paſſeroit dans les veines qui ſont au voiſinage, & s'attachant au ſang il le corromproit, & ce ſang en corromproit d'autre, juſques à ce que toute la maſſe pourroit en eſtre corrompue, & ainſi on auroit la Verole univerſelle ſans s'eſtre aviſé d'aucun accident precedent, ce qui ſurprend beaucoup, & qui trompe bien du monde.

Mais ſi la nature eſt robuſte, avant que ce ferment ſoit fort multiplié dans la maſſe du ſang, il en eſt ſeparé par ma-

niere de criſe & chaſſé vers les glandes des aines, où il vient un bubon ou poulain, ou quelquefois deux, quand la matiere eſt plus abondante.

Il ſe peut faire que la chaleur ſeroit ſi forte,& le ferment ſi volatil, qu'il ſeroit pouſſé vers l'habitude du corps avec les ſueurs, ſans le ſecours d'aucun remede: mais à dire le vrai, je croi qu'il y a bien peu de gens qui gueriſſent de la Verole à ſi bon marché, & ce ſeroit eſtre fort temeraire de ſe fier à une telle avanture.

Aprés ce que nous venons de dire, il n'eſt rien de plus aiſé à comprendre que de quelque maniere qu'on contracte la Verole, elle fait à peu prés le meſme progrés: c'eſt à dire, que le ferment verolique agit peu à peu, commençant par l'endroit où il s'attache, ſe répan-

pandant insensiblement dans les parties voisines qu'il corrompt, & celles-là en corrompent d'autres, jusques à ce que tout le corps s'en trouve gasté, & ce corps en peut gaster une infinité d'autres, parce que les fermens n'ont pas de limites, comme nous allons faire voir dans la suite.

CHAPITRE V.

De la cause de la Verole, & de la nature du Ferment verolique.

JUsques ici nous n'avons employé que le terme de ferment verolique, que nous avons supposé estre la cause de la Verole, & je crois que je n'en pouvois pas prendre de plus propre pour donner une explica-

plication generale qui s'accordât avec toutes les opinions des Auteurs raisonnables, qui ont parlé de cette maladie; je pretens mesme m'en servir dans les suites, par cette raison qu'on ne se trompera jamais en se servant de ce terme, pourveu qu'on n'y attache pas quelque idée extravagante; comme celle de qualité occulte, ou d'agent de toute substance, dont les Anciens & les Ignorans se servent fort utilement pour se tirer d'affaires dans les questions un peu embarrassées, & encore par cette raison que tous ceux qui sont prevenus de quelque autre sentiment sur ces matieres, ne demeureront pas d'accord, sans le prouver, que la cause de la Verole soit un sel plutost qu'un mercure ou quelque autre principe, ou un veritable mixte dans lequel un

fel predomine, & cependant perfonne ne peut conteſter que ce ne ſoit un ferment veritable, puiſqu'il en a toutes les qualités, ce que je pretens juſtifier clairement dans ce chapitre par des raiſons demonſtratives.

Je dis donc que tout ferment eſt un corps dont les principes ſont renverſés, exaltés, & dans un tel mouvement, qu'eſtant appliqué à un autre corps de ſon eſpece, il eſt devenu capable de penetrer, mouvoir & enfin de convertir ce corps en ſa propre nature.

Et parce que je crois que cette definition convient à tous les fermens propres, pour en faire une explication qui conviene à noſtre ſujet, le levain vulgaire & le vinaigre commun nous ſerviront d'exemples.

Un morceau de levain appliqué

pliqué à une quantité proportionnée de farine reduite en pâte avec de l'eau, agitera si fort les parties de cette pâte, qu'on la verra sensiblement corrompre & devenir elle-mesme un levain semblable à celuy qu'on avoit appliqué, & lequel convertiroit de nouvelle pâte en levain, & celuy-là d'autre à l'indefini: or ce premier levain estoit fait de semblable pâte, & ne peut convertir en sa nature que de la pâte.

Cette conversion se fait évidemment par un mouvement & une agitation des parties de la pâte, c'est à dire que le levain qui est aigre & penetrant, ce qu'on connoist assez en le portant au nez, penetre par le moyen de ses pointes acides c'est à dire aiguës, les parties de la pâte, & en les écartant par le mouvemēt, met en liberté les esprits qui

qui eftoient dans la farine, & fait entrer la matiere étherée qui eft au voifinage de ces parties, laquelle fe joignant à ces efprits augmente le mouvement & enfonce davantage les parties du levain dans celles de la farine qui en font encore divifées, ce qui fait entrer de nouvelle matiere étherée, & degage de nouveaux efprits qui augmentent de plus en plus le mouvement, & enfin cela continue de même, jufques à ce que la farine eft bien divifée, que tous fes principes font dans le mouvement & qu'ils ont pris une determination femblable à leur premier moteur qui eftoit le levain; & c'eft ainfi que cette pâte devient levain, ce qui n'eft comme l'on voit qu'un mouvement, une attenuation & un renverfement des principes, ce qui paroiftra encore mieux

mieux dans l'exemple du vinaigre.

Pour que la verité paroiſſe à fond, il faut obſerver ce qui ſe paſſe dans la generation & dans la multiplication du vinaigre, le vin eſt un compoſé de cinq principes, d'eſprit, de ſel, de ſoufre, d'eau & de terre, dans une telle proportion que l'eſprit domine un peu ſur les autres principes : s'il arrive par quelque accident que quelques eſprits s'évaporent, ou que l'acide de l'air, que le vent porte ſouvent, penetre dans le vaiſſeau, ou ſeulement que la chaleur excite quelque mouvement dans ce vin, le ſel eſſentiel du vin, qui eſt naturellement acide, comme on voit au criſtal de tartre, & qui eſt entre le fixe & le volatil, ſe volatiliſe davantage & en s'attenuant ſe repand dans toute la ſub-

ſubſtance du vin, & predomine ſur l'eſprit, qu'il tient caché & envelopé, ſans pourtant le detruire, comme quelques-uns ont pretendu mal à propos, parce que par un tour qui n'eſt pas bien difficile, on peut rappeller cet eſprit du plus piquant vinaigre, pourveu qu'il ſoit provenu du vin & non d'autre liqueur ; & c'eſt par cette exaltation de ſon propre ſel qui vient à predominer ſur les autres principes, que le vin ſe change en vinaigre, lequel eſt un veritable ferment, qui changera une quantité de vin proportionnée en vinaigre, & celuy-là d'autre à l'indefini ; c'eſt à dire qu'il ne faudroit qu'une goute de vinaigre pour changer ſucceſſivement en vinaigre tout le vin qui ſeroit dans le monde.

Cela poſé il me ſemble qu'il n'eſt

n'eſt pas difficile de venir à bout de noſtre explication & de faire voir que la cauſe de la Verole eſt un ferment qui tire ſon origine de pluſieurs ſemences corrompues & fermentées.

J'ay dit au commencement de ce livre que la plus-part de ceux qui ont la Verole, l'ont part tradition & communication de l'un à l'autre, & en ceux-là il ne s'agit pas de ſçavoir comment s'eſt formé le ferment, mais parce que l'on veut aller plus avant & qu'on veut chercher la premiere ſource de de ce ferment, voicy comment on raiſonne pour la trouver.

L'experience nous apprend que la Verole eſt un mal contagieux qui ſe communique de l'un à l'autre à l'infini, qu'elle eſt en tous la meſme, qu'elle ſe guerit par le meſme remede, & que par conſequent ſa cauſe

cauſe eſt toûjours la meſme, donc cette cauſe eſt un veritable ferment; puis qu'il n'y a que luy ſeul qui ait ces qualités.

Et parce que le levain ne peut eſtre que de la meſme condition de la pâte, le ferment verolique doit eſtre auſſi compoſé de la meſme matiere dont les perſonnes Verolées ont eſté compoſées.

La ſemence eſt la premiere matiere dont l'homme a eſté compoſé, la ſemence a du raport avec toutes les parties du corps, avec les parties ſolides parce qu'elle en eſt le fondement & la baſe, avec les eſprits parce qu'elle en eſt pleine, avec le ſang & les autres humeurs parce qu'elle en derive.

La ſemence eſt tres-propre pour degenerer en ferment, lors qu'el-

qu'elle eſt corrompue dans quelque circonſtances, parce qu'elle contient des principes fort actifs & fort propres à eſtre exaltés.

Où faut-il donc chercher l'origine du ferment verolique que dans une ſemence fort corrompue? & où doit eſtre cette ſemence corrompue que dans les matrices des femmes publiques qui recoivent la compagnie de pluſieurs hommes? La ſemence d'un Homme ſeul & d'une Femme ne peut jamais degenerer en ferment contagieux & verolique, puiſque ſuivant les loix de la nature qui eſt toûjours uniforme, ſi on y prend bien garde, ces deux ſemences ne ſont tout au plus capables de s'alterer que pour la generation d'un fœtus, ou de quelque autre germe, ou s'il y manque quelque diſpoſition

tion pour cette generation, ce font des femences perdues qui ne produifent jamais de mal corporel du moins contagieux & verolique.

Il faut donc quelque autre chofe pour que la femence degenere en ferment verolique & tout-à-fait contre nature.

Ce fera donc lors qu'une femme publique a eu communication avec plufieurs hommes, que leurs femences qui ont des qualités bien differentes & fouvent tout-à-fait oppofées, eftant mélées dans la matrice de cette femme qui eft naturellement difpofée pour conferver les femences avec leurs efprits, agiffent fortement l'une contre l'autre, & il eft malaifé que dans ce combat quelques efprits dont châque femence eft fort pleine, ne s'échapent ou ne fe détruifent; &

parce qu'elles ont des parties viſqueuſes, ces autres eſprits s'y embarraſſent, d'où il ſe fait une confuſion des principes, & une ſi grande agitation & atténuation des parties, que les ſels dont les ſemences ſont fort chargées, A. en ſont exaltés & ſe repandent par tout, & ainſi tiennent le deſſus des autres principes qui compoſent la ſemence, c'eſt pourquoy ce tout compoſé de pluſieurs ſemences devient un ferment qui eſt capable de corrompre d'autres ſemences & toutes les parties d'un corps, par le raport qu'elles ont avec la ſemence; & c'eſt ce ferment qu'on doit appeller verolique, parce qu'il eſt cauſe de la Verole, par cette determination

A. c'eſt à raiſon de ces ſels dont la ſemence abonde, qu'on appelle les voluptueux *ſalaces* qui vient de *ſal*, & que Venus *dicitur orta mari*.

tion ſinguliere qu'il a receu dans cette corruption, qui fait qu'il ne peut agir que d'une certaine maniere, comme nous avons dit du ferment du vinaigre, qui eſt provenu de la corruption du vin, c'eſt à dire du renverſement de ſes principes.

Et comme le lait, dont le raport eſt ſi grand avec la ſemence, devient facilement acide par l'exaltation de ſon propre ſel, nous avons lieu de croire que dans cette rencontre, le ferment qui provient de la corruption des ſemences & de l'exaltation de leurs propre ſels, eſt auſſi de la nature de l'acide.

La raiſon & l'experience nous confirmeront dans ce ſentiment, ſi à l'exemple de Sylvius de le Boé, nous faiſons quelques reflexions ſur les aci-

des & ſur les principaux ſymptomes de la Verole.

Nous avons dit que les principaux ſymptomes de la Verole eſtoient les chancres, les ulceres, les chaude-piſſes, les douleurs, les nodus, les glandes, les gales, les dartres & la carie des os.

Il eſt évident que ces ſymptomes ne peuvent eſtre produits que par quelque cauſe acre, mordante & coagulante, car le chancre commence ordinairement par une dureté qui marque la coagulation de quelque ſuc, enſuite il devient ulceré & l'ulcere ſe fait par corroſion; à la chaude-piſſe il y a inflammation, douleur & ulcere, ce qui marque l'acrimonie, les nodus & les glandes proviennent de l'épaiſſiſſement & coagulation de quelques liqueurs le long des os, & dans le glandes,

des, dont noſtre corps eſt rempli ; la demangeaiſon qui accompagne les gales & les dartres, marque l'acrimonie du ſel qui les cauſe ; & la corroſion des os le prouve d'elle-meſme.

Toute acrimonie vient de ſel ; cette propoſition eſt generale, & il eſt tres facile de la prouver ; car des cinq principes qu'on reconnoit dans les mixtes, l'eſprit, le ſouffre, le ſel, l'eau & la terre, il n'y a que le ſel qui par ſes pointes & ſa rigidité ſoit capable d'acrimonie, l'eſprit eſtant trop ſubtil & leger, le ſouffre trop doux & onctueux, l'eau trop molle, & la terre ſans action.

On pretend avec beaucoup de raiſon que tout ſel eſt originairement acide ; mais comme ce n'eſt point de mon ſujet,

il eſt inutile que je diſcute cette propoſition ; il me ſuffit qu'on ne puiſſe pas ſe deffendre d'admettre un ſel, quel qu'il ſoit, le premier de tous, lequel eſt un principe tout-à-fait ſimple, & qui ſe liant eſtroitement dans les mixtes avec les principes, dont on ne ſçauroit faire une reſolution parfaite par aucun art chimique, fait la diverſité des ſels qu'on reconnoit aujourd'huy & qu'on retire des mixtes : mais quelque differens que ſoient ces ſels, on les reduit pourtant à deux, qui ſont l'acide & l'alkali, dont le mélange proportionné fait un tiers qu'on appelle ſalé, & quelque examen qu'on ayt fait juſques icy, on reduit à ces deux, les ſels qu'on reconnoit eſtre dans l'animal, c'eſt pourquoy nous pouvons dire pour revenir à noſtre ſujet, que toute acri-

mo-

monie depend d'un ſel acide ou alkali ou du mélãge de ces deux.

Maintenant pour determiner ſi le ſel qui fait l'acrimonie du ferment verolique eſt acide ou alkali il faut faire les reflexions ſuivantes.

Le ſel eſſentiel du pain & du vin qui ſont les principaux alimens dont nous nous ſervons, ſont acides, le ſel commun dont nous aſſaiſonnons les viandes eſt acide, le ſel eſſentiel des fruits & des plantes que nous mangeons eſt acide, le ferment de l'eſtomac eſt acide, le ſel eſſentiel du chyle eſt acide, celuy du lait, qui aparemment n'eſt qu'un chyle, eſt acide, & partant celuy de la ſemence le doit eſtre: il eſt donc tres-probable que lors que la ſemence eſt fermentée par l'exaltation de ſon propre ſel eſſentiel, elle devient acide, c'eſt pourquoy le fer-

ment verolique doit estre acide.

Il est vray que le sel de la semence pourroit ne la pas estre parce que tant de coctions qui precedent la generation de la semence peuvent avoir entierement changé la nature du sel essentiel qui estoient dans les alimens & dans le chyle, & en effet nous voyons que la bile a bien esté faite des alimens & du chyle, & cependant on la doit considerer comme un alkali : mais aussi l'on doit prendre garde que la bile n'est qu'un excrement qui provient particulierement de quelques parties de sel & de soufre, qui ont esté brulées par la grande chaleur des digestions, & c'est cette chaleur forte principalement qui fait que le sel quoy qu'acide, devient alkali, en le liant fortement avec des matieres terrestres ;

reſtres ; & cependant on ne peut pas dire que la ſemence ſoit faite de quelque matiere brulée, puiſqu'au-contraire elle doit eſtre la plus douce, la plus pure & la plus noble matiere de tout le corps ; c'eſt pourquoy ſi elle a eſté faite au moyen d'un ferment acide, il faut que cet acide reſte dans ſa compoſition, quoy qu'il n'y paroiſſe pas que quand les eſprits qui dominent en elle, ſont comme vaincus & liés par l'exaltation de ſon propre ſel eſſentiel que nous diſons eſtre un acide.

Tout cecy peut ſouffrir pluſieurs objections dont l'expoſition & les réponſes nous meneroient trop loin ; ceux qui n'en voudront pas demeurer d'accord, pourront ſuſpendre leur jugement & s'ils veulent prendre la peine de l'examiner comme il faut, ils jugeront bien

que tout ce qu'on avance eſt veritable ; en tout cas, cela ne change pas le ſyſteme, ni la force des autres preuves.

Les effets du ferment verolique font bien voir qu'il eſt acide, puiſque l'on voit qu'il épaiſſit & coagule les humeurs, qu'il excite les douleurs aigües & lancinantes, qu'il corrompt les chairs, les membranes & les os, à peu prés comme les autres acides; & ordinairement ſans noirceur, ni gangrene, au lieu que la corroſion & corruption qui ſe fait p r les alkalis, apporte toûjours la noirceur, la mortification & la gangrene, comme dans la peſte, dont la raiſon eſt que l'alkali eſtant produit par la force de la chaleur, il eſt d'autant plus ignée & cauſtique, que la chaleur qui l'a produit, a eſté violente, c'eſt pourquoy on le doit re-
gar-

garder comme un feu potentiel.

Ce n'eſt pas qu'on ne voye quelquefois ſurvenir la gangrene dans des parties verolées, lors que le corps eſt fort échauffé, rempli de bile, & que la fievre s'y méle, ſur tout lors qu'on ſe neglige ou qu'on fait des remedes contraires, comme nous avons veu à quelques malades qui eſtoient tombés en mauvaiſe main, mais cela n'arrive que par accident, lors que l'acide du ferment verolique eſt ſurmonté par la bile qui eſt alkali: car alors cét alkali devient le maiſtre & eſtant irrité par l'acide, produit des effets contraires à ceux des acides.

C'eſt encore de ce divers mélange d'alkali & d'acide, & de leur diverſe proportion, ſoit en quantité ou en activité, qu'on voit naiſtre dans les Verolés une

une si grande varieté de symptomes, qu'on se trompe bien souvent dans la connoissance de la maladie venerienne & dans l'effet des remedes ; c'est pourquoy il faut faire ces observations avec beaucoup de diligence & d'étude, & ne pas s'imaginer qu'on doive traiter toute sorte de malades d'une maniere toute semblable.

CHAPITRE VI.

Des signes de la Verole, & de la conduite qu'on doit garder pour ne tromper personne, ou pour ne pas estre trompé.

IL est quelquefois assez facile de reconnoistre la Verole, sur tout quand on a quelque experience : mais il arrive souvent que les signes qui paroissent

ſent ſont ſi obſcurs, & ſi équivoques, qu'il eſt tres-mal-aiſé & ſouvent impoſſible de la connoiſtre, meſme aux plus intelligens & experimentés.

Et c'eſt de-là que viennent tant de tromperies; ceux qui ſe mélent de guerir ces ſortes de maux ſont par tout en ſi grand nombre qu'il n'eſt point juſques au moindre Barbier qui ne pretende y eſtre un habile homme; d'où il faut conclure que pour un ſçavant en ces matieres il y a un nombre infini d'ignorans; il y en a un tres-grand nombre d'autres que l'intereſt gouverne en toutes choſes, & qui pour gagner quelque argent, perſuadent à tous ceux qui ſe preſentent, qu'ils ont la Verole, & puis en les traitant, font mille fourberies indignes du caractere d'un homme d'honneur qui aimeroit mieux mourir de faim,

ou

ou ne pas gagner un sol de sa vie, que d'afronter en quoy que ce soit, le moindre de tous les hommes.

Les malades qui ne connoissent pas leur état, & qui souvent par honte n'osent pas se déclarer à ceux qui pourroient les secourir, sont les dupes de ces Ignorans ou de ces Afronteurs.

Je veux de bonne foy dans ce chapitre & par tout ailleurs où je le pourrai faire, établir les regles les plus assurées pour distinguer la Verole, afin que les ignorans apprennent à la connoistre, & veux donner des avis salutaires à ceux que le malheur a conduit à la Verole, pour qu'ils évitent les Ignorans & qu'ils se garantissent des tromperies.

La chaude-pisse n'est pas fort difficile à connoistre aux hommes; aux femmes il y a un peu plus

plus de difficulté, nous en devons parler dans un chapitre & un traité exprés, c'eſt pourquoy pour éviter la longueur & les redites, j'y renvoye le Lecteur.

Nous traiterons auſſi exprés du bubon ou poulain, il faut le voir à ſa place.

Et pour le chancre lors qu'il eſt conſideré comme Verole particuliere, nous en traiterons auſſi dans un chapitre exprez qu'il faut lire pour bien apprendre à le connoiſtre.

Je ſuppoſe auſſi qu'on ſçaura diſtinguer la Verole particuliere d'avec l'univerſelle, par ce qu'on en aura apris dans le chapitre quatriéme de ce Traité où nous avons décrit les differens degrés de la Verole, ce qui me paroit aſſez bien explíqué, pour qu'on ne puiſſe pas s'y tromper; obſervant que

dans

dans les choſes douteuſes il faut toujours faire quelques remedes de précaution, pourveu qu'ils ne puiſſent pas nuire au malade.

Par exemple une Nourrice en donnant à teter à quelque enfant Verolé a contracté un chancre à ſon mamelon, & l'a porté quelque temps ſans le connoiſtre & le ſoigner: bien que vous n'ayez pas de ſignes aſſeurés que ce chancre ait infecté la maſſe du ſang; neantmoins comme il eſt mal-aiſé que quelques particules du ferment ne ſe ſoient gliſſées dans le ſang, la prudence veut, qu'outre la cure particuliere qu'on doit faire du chancre, on ordonne quelques remedes pour épurer le ſang, comme quelques priſes de mercure doux mélé avec des purgatifs convenables au temperamment, ou quelque legere diete, ainſi du

reſte,

reſte, nous en parlerons dans le chapitre de la cure univerſelle, & dans celuy du chancre.

Voici pourtant une regle qui eſt tres-raiſonnable touchant la Verole particuliere, c'eſt-à-dire, qui occupe un ſeul membre.

Comme il ne faut pas negliger les remedes de precaution pour épurer le ſang qui pourroit avoir receu quelques particules du ferment verolique, pendant le temps qu'on aplique les remedes neceſſaires à la partie Verolée: Il ne faut pas auſſi en venir au grand remede tandis qu'on n'aura pas de marques bien aſſeurées de la Verole univerſelle.

J'appelle le grand remede celuy qui excite la ſalivation, que je pretends eſtre le plus naturel & le plus propre pour guerir la Verole univerſelle.

Voicy les regles pour la Verole universelle.

Quand il paroit un grand nombre de signes comme chancre, chaude-pisse, douleurs nocturnes, nodus, glandes, gales, ulceres chancreux, & autres rapportés dans la description de la Verole au second chapitre, le moindre peut reconnoistre que c'est la Verole.

S'il y a chancre & poulain, dont l'un survient à l'autre, c'est marque de Verole universelle, car on voit bien que cela ne se peut pas faire sans que la masse du sang n'en soit infectée suivant ce que nous avons dit dans le chapitre quatriéme.

Il faut dire le mesme quand il y a chaude-pisse & chancre, ou chaude-pisse & poulain.

Si l'un de ces trois, chancre, chaude-pisse, ou poulain se trouve

trouve accompagné de quelque autre ſigne qui ſoit ſurvenu, comme de quelque nodus, glandes, douleurs, gales, vilaines dartres, carie des os, c'eſt marque de Verole univerſelle,

Et quand meſme le chancre, la chaude-piſſe ou le poulain ne ſeroient pas preſens, s'il paroit qu'on ſe ſoit negligé ou qu'on ait eſté mal ſoigné, s'il ſurvient quelqu'un de ces accidens comme douleurs & ſur tout au milieu des bras ou des jambes, nodus, groſſe gale qui ne reſſemble pas à la commune, ſur tout s'il en vient à la teſte, ou quelque vilain ulcere ſans cauſe externe, on peut croire que c'eſt la Verole.

Neanmoins une femme pourroit avoir des fleurs blanches qu'on pourroit prendre pour une gonorrhée virulante, & à

& à mesme temps de douleurs, ce qui par consequent ne seroit pas la Verole, c'est pourquoy dans ces occasions il faut agir bien sagement & estudier le traité que nous donnerons bientost de la chaude-pisse.

Si on a eu quelque chancre aux parties secretes ou aux mamelles, & mesme ailleurs qui se soit deséché ou de luy-méme ou par remedes, & que ce chancre repullule au mesme endroit sans cause manifeste, aprés quelque-temps considerable, on a lieu de croire que la Verole a passé dans la masse du sang; mais si le chancre survient dans quelque autre endroit pour si prés qu'il soit du premier, la chose est sans aucun doute.

Quand le corps est couvert de pustules, & que ces pustules se convertissent en chancres, c'est à dire en ulceres ronds, dont

dont les bords ſont un peu durs & le milieu blanchaître, ou comme on dit reſſemblant aux eux de perdrix, on n'a pas beſoin d'autres preuves pour aſſeurer la Verole.

Les ſeules douleurs, ſur tout au milieu des membres, ou les nodus, où les gales à la teſte, qui ſurviennent aprés un commerce avec des perſonnes infectées, ſont des marques de Verole.

Si les douleurs eſtoient aux articulations cela demande un plus grand examen & on ne doit pas traiter le malade comme Verolé, ſans avoir des ſignes plus evidens, parce que cela peut eſtre une goute ſimple, il en faut dire de meſme du rhumatiſme.

C'eſt ici où l'on peut ſe tromper facilement, car ſouvent la Verole eſt cachée ſous le nom de goute & de rhumatiſme, néant-

neantmoins tandis qu'on n'a pas d'autres ſignes, comme chancres, vilains ulceres, groſſe gale, nodus ou ſemblables, & que cela ſoit ſurvenu aprés un commerce impur, on ne doit pas expoſer le malade au grand remede de la Verole.

Les nodus mêmes qui ſont auprés des articulations dans les goutes, ne ſont point des marques de Verole, s'ils ne ſont accompagnés d'autres ſignes, car on voit ſouvent de ces nodus à des gouteux, leſquels il n'y a pourtant pas lieu de ſoupçonner de cette maladie.

Une douleur inſuportable, & qui ne cedoit pas à tous les remedes ordinaires a ſouvent paſſé pour Verole ; mais on eſtoit aſſûré que la perſonne avoit eu quelque chancre ou chaude-piſſe depuis long-temps, d'où on inferoit que la Verole eſtoit provenuë. Mais

Mais quand des occaſions comme cela ſe preſentent, celuy qui a le mal, a bien peu de ſoin de ſoy-même, s'il ne le fait conſulter par les plus habiles ; & ceux qui ſe mêlent de traiter les maladies Veneriennes, auroient bien peu l'honneur & la conſcience en recommendation, s'ils entreprenoient la cure ſans meure deliberation.

Et afin que de ce cas qui eſt arrivé ſouvent, comme on voit dans les livres des conſultations Medicinales ou Chirurgicales, j'en faſſe une regle generale pour les malades & pour ceux qui les ſoignent ; je dis qu'on ne doit pas traiter une perſonne de la Verole, tandis qu'on n'aura pas des ſignes convaincans, autrement c'eſt traiter un mal ſans le connoiſtre & s'en faire traiter ſans eſtre aſſeuré d'en eſtre atteint.

Il vaut mieux lors que les signes ne sont pas évidens, attendre qu'il en paroisse quelcun qui determine la chose, & si on a quelques incommodités qui demandent absolument des remedes, je voudrois les traiter comme simples, & si on a besoin de purger on peut se servir du Mercure doux qui est un remede innocent, dont on ne voit pas de mauvais effets, quand il est conduit comme il faut.

Et si enfin la masse du sang estoit notablement pourrie, on peut l'épurer par des voyes douces & des remedes benins, comme sont ceux qui font trãspirer sans beaucoup echauffer, parmi lesquels on se sert aujourd'huy fort communement du sel volatil de viperes ou des viperes mesme, ou de leurs succedanées.

Il y a mesme des cas ausquels il

il eſt mieux de prendre ces voyes douces, lors qu'on n'eſt pas entierement convaincu de la Verole.

Comme par exemple, aprés avoir eſté gueri en apparence de quelque chancre ou chaude-piſſe, s'il ſurvenoit bientoſt aprés, des laſſitudes ſans travailler, un dégout pour tous les alimens, & un rebut pour l'accouplement, il y auroit de grandes probabilités que la Verole ſeroit dans la maſſe du ſang, neanmois comme ce ſont ſimplement des ſignes equivoques, & que ces ſignes peuvent bien eſtre les avant-coureurs de quelque autre maladie, je croy qu'il y auroit de la temerité de donner la ſalivation à cette perſonne; & qu'il vaut mieux prendre les voyes douces dont nous venons de parler.

Comme auſſi s'il ne paroiſſoit

que quelques condilomes, ou verruës, ou porreaux, dans les parties naturelles, ou à leur voisinage, sans autre signe ; on ne pourroit pas accuser de Verole; parce que ces accidens viennent ordinairement dans ces endroits par le froissement de ces parties, dans le long & frequent usage qu'on a fait du jeu de Venus.

Mais si avec ces marques on voyoit de certaines fissures qui viennent à l'anus, des hémorrhoïdes chancreuses, & des verruës en d'autres endroits du corps, pour lors on seroit bien seur que c'est la Verole universelle.

Si l'on voit des chancres avec carie des os au palais ou au nez, j'entendens de ces chancres qu'on voit aux Verolés, qui sont bien differens de ceux qu'on appelle cancers, cela s'appelle Verole, qui est mesme tres-

tres-difficile à guerir comme nous dirons au chapitre de la cure.

Si on voit certain cordon qui vient au front, & qui commence par l'impreſſion que fait le chapeau, & qui ne s'efface pas, avec quelque gale au front, ou au viſage, ou à la teſte, ou des taches au reſte du corps, & qu'on ſçache que la perſonne a eu un mauvais commerce, on peut dire que c'eſt la Verole univerſelle

J'ay veu dépuis peu un Pilote qui aprés avoir eu depuis trois ans un chancre verolique, dont il fut mal traité, eſtoit devenu tout parſemé de glandes, dont quelques-unes s'eſtoient ouvertes au col & à la proitrine comme les veritables écroüelles, ſans autre difference, ſinon que celles-cy eſtoient des écroüelles veroliques.

On voit ſouvent des Perſonnes dont le corps eſt tout couvert de dartres avec des croûtes fort larges & fort épaiſſes, ſi elles ont eu commerce avec des Verolés, ou qu'on ait couché avec eux ou dans des linceuls infectés de leurs ſueurs, c'eſt la Verole univerſelle.

J'ay veu une fille qui n'avoit jamais eu aucune connoiſſance d'Homme, & qui eſtoit couverte par tout ſon corps, à la reſerve des parties honteuſes, de ces croûtes d'un doit d'épaiſſeur, & larges comme la main, ſans ſçavoir qu'elle eut couché avec aucune femme ſuſpecte, laquelle ne pouvoit jamais guerir, quoi que pendant trois ans, ſans diſcontinuer, diverſes perſonnes qui paſſent pour éclairées luy euſſent four-

fourni des remedes : je la traitai par les bains , le petit lait, & le mercure, ſans luy donner le flux de bouche, & dans cinq ſemaines elle fuſt entierement hors d'affaires , ſans que depuis quatorze ans qu'elle a eſté guerie, il luy ſoit revenu aucune dartre, ni autre mal.

Et j'ai eſté depuis confirmé dans la connoiſſance que j'avois depuis long-temps que le mercure eſt merveilleux pour guerir les dartres & la gale, auſſi l'ordonne-je toûjours en de pareilles occaſions, ſur tout lors que la gale eſt un peu rebelle, meſme pour avoir bientoſt fait pendant tout le temps que j'ay eſté Medecin à l'Hopital Saint-Jacques, je purgeois avec ſuccés tous les galeux avec le mercure.

Je n'ay rapporté l'exemple de cette Fille que pour faire

voir qu'il y a certains cas qui demandent l'uſage du mercure, quoy-qu'il n'y ait pas de Verole, du moins qu'on en ſoit aſſeuré, ſur tout quand on voit que le mercure eſt d'ailleurs propre pour guerir le mal qui paroiſt & que les remedes ordinaires y ſont inutiles, d'où l'on peut encore tirer une indication, que ſi le mal n'eſt pas la Verole, il peut y avoir du moins quelque rapport qui demande à peu prés le meſme remede.

Je ne donne pas pourtant cette indication ni pour generale, ni pour aſſûrée, & je ne ſuis pas en cela l'avis de Mercurial, dailleurs fort grand Medecin, qui dit au chapitre troiſiéme de la Verole, que lors que la maladie ne cede pas aux remedes ordinaires, ni à ceux que nos Anciens nous ont apris, c'eſt un ſigne efficace,

ce, c'eſt ſon terme, pour connoiſtre que c'eſt la Verole.

Je pretens au contraire qu'on doit bien examiner toutes choſes, peſer exactement toutes les circonſtances, déliberer avec prudence, n'entreprendre rien qu'avec ſageſſe, & ſi après avoir fait tous ſes efforts pour connoiſtre la verité, on ne voit pas des ſignes clairs pour atteſter la Verole, on ne doit pas la traiter ſans la connoiſtre.

CHPITRE VII.

Du Prognoſtic de la Verole.

Après ce que nous avons dit dans les Chapitres precedens, il ne ſera pas mal-aiſé d'établir le Prognoſtic de la Verole, car ſi après avoir exa-

miné, si la Verole est originaire, ce qui la rend plus difficile à guerir, ou contractée depuis la naissance, & les difficultés qui peuvent venir du temperament, de l'âge, &c. & si on considere ce que nous avons dit dans le chapitre quatriéme, touchant ses divers degrés, on jugera facilement qu'elle est d'autant plus difficile à guerir, qu'elle est enracinée dans le corps : c'est pourquoy comme le dernier degré est celuy où il y a carie dans les os, c'est aussi celle-là qui est la plus difficile, sur tout quand la carie est aux os du crane & à ceux du nez : je diray mesme qu'elle est si difficile qu'on ne doit pas s'attendre à la guerir par aucun usage de simples pilules mercuriales : la friction est ordinairement inutile, parce que le mercure n'arrive pas

juſques à la carie des os, pour y detruire ou enlever le ferment verolique adherant à ces parties.

J'ay connu par experience que la voye la plus ſeure eſt de traiter cétte eſpece de Verole, par le moyen du parfum, lequel penetre juſques à la carie: mais comme cette methode eſt un peu dangereuſe & qu'elle peut avoir de facheuſes ſuites, elle ne demande pas un aprentif pour la mettre en execution, nous en parlerons dans le chapitre de la cure.

La Verole n'eſt par ordinairement une maladie mortelle, on voit des gens qui la portent trente ans & d'avantage, & lors qu'on en meurt, ce n'eſt pas tant par cette maladie que par d'autres qui ſont attirées par le deſordre que fait le ferment verolique, lequel

corrompt si fort les humeurs, qu'il empesche la nutrition & les autres fonctions du corps, ou quand il se jette sur quelque partie noble, il la corrompt & la corrode d'une maniere irreparable, d'où vient que pour lors la mort est inévitable.

Il arive bien plus souvent, que la plusport des malades ne se font pas traiter à fond, à cause d'une infinité de conjonctures, les uns parce qu'ils n'ont pas dequoy le faire, les autres parce que leur estat ou leurs affaires ne le permettent pas, les autres parce qu'ils sont conduits par des Medecins qui ne le sçavent pas faire, ou s'ils le sçavent, il arrive qu'ils se trompent souvent, fussent-ils les plus habiles du monde, parce que la Verole est quelquefois si cachée, qu'il est impossi-

possible de la bien connoistre dans toutes les circonstances: il y a des corps dont les dispositions sont si particulieres que le mercure ne produit plus les effets qu'on en devoit attendre, quelques precautions & quelques mesures qu'on puisse prendre, ceux qui pratiquent sur ces matieres sçavent qu'on ne guerit pas toûjours du premier coup, sur tout ceux qui traitent par le moyen de l'onguent, il y a eu mesme un grand nombre de gens à qui on n'a jamais peu donner la salivation par la friction: il est vray qu'aujourd'huy on s'est avisé quand ces difficultez se rencontrent, de se servir de quelque prise de sublimé doux, pour commencer d'ouvrir les vaisseaux salivaires,

Mais enfin je veux qu'on puisse facilement exciter le flux

de bouche par le moyen de l'onguent, & de cet aide, peut-on s'asseurer qu'il entrera assez de mercure dans le corps, pour exciter une salivation suffisante, ou qu'il n'en entrera pas trop pour causer la suffocation ou quelque autre ravage qui sera pire que le mal.

Je soutiens qu'il est impossible d'y aller juste, parce que, comme nous dirons dans le chapitre de la cure, cela dépend de la disposition de la peau, qui aux uns est trop serrée & aux autres trop lâche, d'où vient qu'elle permet l'entrée à une plus grande ou plus petite portion du mercure qui est dans l'onguent, & non pas de celuy qui applique l'onguent, pour si bien qu'il observe les regles.

C'est pourquoy il arrive souvent par quelcun de ces defauts

fauts que je viens de décrire, que la Verole n'eſt pas guerie, mais ſeulement les ſimptomes, & qu'il reſte encore dans le corps quelque portion du ferment verolique, lequel par ſucceſſion de temps ſe domeſtique & s'embarraſſe parmi les humeurs, de telle ſorte qu'on voit dans les ſuites naiſtre des incommodités qui ne reſſemblent plus à la Verole, quoi que pourtant elle en ſoit la veritable ſource.

C'eſt delà que viennent tant de maladies hereditaires, tant de tumeurs ſcrophuleuſes, tant de vieux ulceres, tant de goutes & de rhumatiſmes, tant de fleurs blanches aux Femmes ; & en un mot c'eſt delà que derive la plus-part des maladies que l'on voit dans les familles, & que malheureuſement l'on traite par les voyes ordi-

ordinaires, parce qu'on en ignore la source, & que même les Medecins n'oseroient bien souvent en chercher l'origine.

CHAPITRE VIII.

Du Mercure, & si c'est le remede specifique de la Verole.

SAns m'arrester aux étimologies que les Auteurs donnent du mercure, ni aux differens noms qu'on luy donne, ni aux influences qu'on pretend qu'il reçoit de la Planette Mercure, ny aux endroits d'où on le tire; je dis seulement que le Mercure est une liqueur metallique dont la nature est aussi admirable qu'elle est singuliere: Car elle est extremement pesante, puisqu'elle approche de fort près du

du poids de l'or, qui eſt le plus peſant des corps que l'on connoiſſe, & celuy qu'on peut dire le plus fixe, puiſqu'il reſiſte plus au feu que tous les autres, on peut même ajoûter qu'elle a plus de rapport avec l'or qu'avec tout autre métal, puiſqu'elle s'attache & s'unit plus facilement avec luy qu'avec tous les autres corps, même elle le va trouver comme ſon aimant, à une diſtance fort conſiderable, ce qui a donné ſujet d'admirer la ſympatie du corps ſenſible le plus mobile que nous connoiſſions avec celuy qui eſt le plus fixe.

Et cependant la moindre action du feu rend cette liqueur extremement legere & volatile, & la derobe à noſtre veuë: Le Mercure eſt groſſier, puiſque c'eſt un cors extremement opaque, & il eſt tres-ſubtil puiſ-

qu'il

qu'il penetre les pores de noſtre corps, ceux des vaiſſeaux où l'on l'enferme quand on le veut un peu preſſer par le feu, & ceux de l'or qui ſont d'une petiteſſe incroyable à raiſon de ſa denſité : Enfin il produit des effets ſurprenans & tout-à-fait oppoſés, tantoſt il échauffe, tantoſt il refroidit, il purge les uns par la ſalivation, les autres par les ſeles, les autres par la tranſpiration, & comme s'il n'eſtoit jamais le meſme, tel eſt purgé en un tems par le moyen de dix grains de Mercure, qui ne le ſçauroit eſtre en un autre avec trente.

Et c'eſt cette grande inconſtance & diverſité d'effets qu'on obſerve dans le mercure qui fait que les plus habiles ſe fatiguent inutilement l'eſprit pour en expliquer la nature & en donner meſme quelque définition reguliere,

liere, sur quoy j'ay dit quelquefois en me divertissant qu'il faudroit en cecy suivre au pied de la lettre le precepte d'Aristote, qui dit que *definitio debet esse rei immutabilis*. A.

Si le Mercure est l'écueïl des Sçavans & la pierre d'achopement de tant de Curieux qui travaillent aprés, pour en tirer des Medecines universelles, sans sçavoir ce que c'est que le Mercure, que doivent pretendre les Ignorans qui n'en sçavent que quelque miserable recepte pour le sublimer ou le précipiter avec des corrosifs dont il ne sçavent plus le separer, ou simplement le mêler avec des purgatifs ou des onguents, & avec cela veulent passer pour des faiseurs de miracles ; en verité c'est un abus, & on devroit s'at-

A. cap. 8. lib. 1. posterior. & cap. 1. lib. 1. de anima.

s'attacher, du moins si on ne peut pas en connoistre à fond la nature, à chercher le moyen de le preparer d'une maniere qu'on le puisse donner sans danger ; car si on examine de près les receptes ordinaires que les Auteurs en donnent, on trouvera qu'ils disent tous une mesme chanson, que l'un emprunte de l'autre, & que pas un n'examine de près ce qu'il avance, cela paroistra plus clair quand j'aurai raporté mon opinion sur le mercure, & mes experiences sur son vsage.

Bien que le Mercure soit un corps homogene, & qu'il ne soit pas moins difficile d'en separer les veritables principes qui le composent, que ceux de l'or, quoyque celuy-cy les ait parfaitement bien liez & digérez, & que ceux du mercure ne soient pas

pas si fortement unis, parce qu'il n'est qu'un métal crud, imparfait & indigeste, ou pour mieux dire la matiere prochaine du métal; neanmoins la raison & l'expérience font connoitre qu'il contient ces principes.

Premierement, beaucoup de sel, non pas alkali comme le pretendent quelques-uns, car il n'y en a jamais eu de tel dans les minieres, mais bien acide, à peu près comme dans le soufre mineral, ce qu'on connoit en le distillant tout seul, sans addition, par un artifice connu de tous les Chymistes; car il se resout en une liqueur acide, comme l'aigre de soufre tiré par la campane, ce qui n'arriveroit pas si le sel du Mercure estoit alkali, duquel on ne tirera jamais une goute d'acide, puisqu'ils sont op-

po-

poſés & voila une preuve qui eſt évidente.

Ce n'eſt pas que quelquefois le Mercure ne puiſſe faire à peu prés la fonction d'alkali, mais pour une raiſon bien differente, qui eſt que ſon ſel eſt lié avec beaucoup de ſouffre.

Car on ne peut pas conteſter que dans le Mercure, il n'y ait beaucoup de ſoufre, non pas combuſtible comme le commun, mais métallique incombuſtible, & auſſi pur dans ſa racine que celuy de l'or, les preuves de cela ſont qu'il n'y a point de métal qui n'ait quelque choſe d'onctueux, car c'eſt ce qui le rend extenſible, & plus le métal eſt parfait, & plus il a de parties onctueuſes incombuſtibles, comme l'or qui eſt le plus extenſible; ſi le Mercure donc eſt la prochaine matiere des métaux, comme on n'en peut pas douter,

il

il a des parties onctueuſes comme les métaux, l'experience le confirme bien clairement, car le Mercure ſe méle facilement avec le foure commun, les graiſſes, la terebentine & les reſines, ce qui fait voir qu'il y a entre eux une ſimilitude de ſubſtance, mais elle eſt plus grande avec le ſoufre commun, parce que celuy-cy ayant dans ſa compoſition beaucoup de ſel acide, il y a un double raport avec le Mercure, c'eſt-à-dire, par ſon ſel & par ſon ſoufre.

Qu'il y ait encore dans le Mercure une terre ſubtile & volatile, une eau métallique qui le rend fluide, & un eſprit qui eſt ſon propre Mercure, perſonne n'en peut douter, c'eſt pourquoy je ne m'arreſte pas à vous en donner des preuve.s

Vo-

Voyons maintenant ſi nous pourrions expliquer ce qu'on obſerve dans le Mercure, & les effets qu'il produit.

Il eſt peſant parce qu'il abonde en ſel, & l'experience fait voir que les liqueurs ſont d'autant plus peſantes qu'elles ſont chargées de ſel, on obſervera la même choſe dans toute ſorte de bois, & on doit croire que c'eſt auſſi l'abondance du ſel qui rend le métal peſant; il y en a qui croyent que c'eſt le ſoufre, & je penſe auſſi qu'il n'y eſt pas inutile, que même il y contribue beaucoup en uniſſant les parties du ſel avec les autres principes, mais il ne peut pas en eſtre la cauſe principale, puiſque lui-même eſt extremement leger, & qu'on voit des corps qui ſont preſque tout ſoufre, qui ne peſent rien en comparaiſon des autres,

ce

ce qu'on ne peut pas dire du ſel.

Et qu'on ne diſe pas qu'on ne peut tirer des metaux ni du Mercure, cette grande quantité de ſel que nous y admettons, parce que cette raiſon ne prouve ſeulement que noſtre ignorance, car on ſçait bien que dans le verre il y a beaucoup de ſel kali, & cependant il eſt tellement envelopé parmi le caillou dont on ſe ſert pour faire le verre, qu'on ne peut l'en ſeparer par aucun artifice ordinaire, moins encore le pourroit-on faire du mercure qui s'enfuit à la moindre chaleur.

Il eſt volatil, & le moindre feu l'enleve, parce qu'eſtant liquide le feu le penetre facilement, & le diviſe en ſi petites parties qu'il le peut d'abord enlever en vapeur, & le reduire

duire en ce qu'il a esté auparavant, car le Mercure n'est qu'une vapeur metallique qui est élevée par la chaleur centrale de la terre & condensée dans sa superficie par la froideur externe. Il est vray que cette vapeur mercurielle venant à rencontrer en chemin quelques soufres en quoi les mines abondent, ils s'en fait un mélange qui produit le cinabre mineral, à peu prés comme on voit au cinabre artificiel, qui n'est qu'un mélange de soufre & de mercure, lequel on peut aisément separer en mélant le cinabre avec la limaille de fer, & le distillant par la cornue.

Il est opaque, parce qu'il a ses pores estroits, & qui ne peuvent jamais estre disposés en ligne droite sans changer de nature, estant composé de particules spheriques, qui sont dans

dans un perpetuel mouvement.

Il eſt penetrant, parce qu'il ſe diviſe facilement en atomes, & qu'il eſt dans un mouvement continuel.

Il reſout les tumeurs, & diſſout le flegme, parce qu'il eſt penetrant & composé de ſel acide & de ſoufre, qui ſont des diſſolvans trez-propres, parce que le flegme contient beaucoup d'acide envelopé de parties onctueuſes, c'eſt pourquoy il y a un grand raport de l'un à l'autre : & les tumeurs proviennent d'un flegme épaiſſi & durci par l'acide, c'eſt pourquoy le mercure en fait la diſſolution ; & la reſolution enſuite ſe fait par le mouvemenr & la chaleur naturelle, qui aide l'action du Mercure.

Il excite à quelques-uns des maladies froides, & il eſt fort-

ennemi du cerveau & des nerfs, sur tout quand on le prend crud ou mal preparé, parceque son soufre metallique qui est crud & indigeste, & qui par l'action de la chaleur entraine les autres parties avec soi, se reduit en vapeur, se chargeant toûjours de quelque acide volatil, qu'il trouve dans le corps, & cette vapeur estant portée par tout le corps avec le sang, & sur tout au cerveau, il s'y areste par la froideur de cette partie, aussi bien qu'aux parties nerveuses qui sont aussi froides, & se figeant dans leurs pores, bouche le passage des esprits & en empêche le cours; c'est pour cela que ceux qui tirent le Mercure des minieres & qui travaillent aux ouvrages, où il entre; tombent ordinairement en paralisie, par le mau-

vais effet des vapeurs mercurielles.

Au contraire il échauffe quelques autres par accident, lors qu'on le méle mal à propos avec des purgatifs propres à échauffer, ou qu'on le prepare avec des acres qui font des irritations violentes lesquelles causent des effervescences dans les humeurs, où lors que ces acres & ces purgatifs ont procuré sans distinction l'évacuation des serosités qui estoient dans le sang, car alors les principes actifs qui composent le sang, n'estant plus temperés & delayez par cette serosité, s'approchant davantage & s'alterant entre eux, causent cette grande chaleur qui est une suite de la fermentation contre nature,

Il excite la salivation, parce qu'estant entré dans le corps la chaleur le reduit en vapeur, &

comme dans toutes sortes de corps il y a des acides, ces acides se joignent facilement au mercure, qui contient en luy un sel acide, comme nous avons dit, & ces acides joints le rendent corrosif, à peu prés comme les acides du vitriol & du sel marin rendent corrosif le sublimé commun, que tout le monde sçait n'avoir de force que par les pointes des sels qui se sont joints à luy dans la sublimation, sans pourtant le dissoudre entierement, car le mercure garde sa figure ronde, comme on peut voir par le Microscope, & ces sels sont comme des pointes fichées dans le boules du mercure, si bien que ce mercure est porté à la teste où il s'arreste plus facilement à cause de sa froideur, & parce qu'il se joint plus facilement à la pituite qu'aux au-

tres humeurs à cauſe de l'acide qu'elle contient, & que les vaiſſeaux ſalivaires contiennent toûjours une pituite qui eſt la matiere de la ſalive, ce mercure la diſſout, d'où vient qu'elle ſort avec plus d'abondance par les vaiſſeaux ſalivaires, & comme cette pituite entraine le mercure, qui eſt devenu corroſif comme nous avons dit, l'extremité des vaiſſeaux ſalivaires en eſt rongée & meſme toute la bouche en eſt ulcerée, d'où vient que le flux de bouche eſt excité & qu'il ſort une quantité extraordinaire de flegme, juſques à ce que ce meſme flegme en coulant continuellement a lavé ces ulceres, & entrainé le mercure qui s'y étoit arreſté, & pour lors il ſe fait peu à peu une reünion, & un reſſerrement des vaiſſeaux ſalivaires, ce qui fait ceſſer le flux de bouche. Quel-

Quelquefois le mercure ne purge que par les ſelles, & on croit que pour lors il rencontre quelques matieres alkali qui luy font quitter ces acides & le precipitent en bas, à peu prés comme on voit que le ſublimé corroſif eſtant diſſout dans l'eau commune, eſt precipité par le moyen de l'huile de tartre ou ſimplement de ſon ſel; & je croy que cela ſe peut faire, mais j'ay remarqué qu'il eſt beaucoup plus difficile d'exciter le flux de bouche aux melancoliques qu'aux bilieux & aux autres, & que ces melancoliques ſont plus ſouvent vuidés par les ſelles, ce qui me fait croire que comme ces gens-là abondent en acides, & que les acides en eux ſont plus fixes que dans les autres, ces mémes acides pourroient bien retenir le mercure, & l'em-

l'empécher de se sublimer à la teste, d'où vient qu'estant plus pesant lors qu'il est chargé de ces acides fixes, il est contraint de sortir par les selles : aussi voyons-nous que quand on a dissout le mercure avec des acides, comme l'esprit de soufre, l'esprit ou huile de vitriol, d'alun, &c. plus ces acides sont fixes, & plus on a de peine à le faire sublimer, & si on en fait prendre par la bouche aprés un adoucissement convenable, il purge plus par les selles que par le vomissement, & n'est pas propre à donner le flux de bouche.

C'est sans doute par le defaut de ces acides ou fixes ou volatils, que le mercure n'en trouvant pas assez ou pour se sublimer à la teste, ou pour estre precipité en bas, il sort simplement par la transpiration, & qu'il

qu'il y a des gens à qui on ne peut pas exciter le flux de bouche ny les bien purger avec le mercure.

C'eſt encore delà que vient qu'en un tembs on eſt bien purgé par une petite quantité de mercure, & qu'en un autre temps on ne le peut pas eſtre avec une plus grande doſe, car on n'a pas en tout temps dans le corps également d'acides, ce qui dépend des alimens, des ſaiſons, des paſſions & de pluſieurs autres circonſtances que chacun peut facilement reconnoiſtre.

C'eſt delà que nous devons conclurre que le mercure agit en tant de manieres differentes, ſuivant les differentes diſpoſitions où ſe trouvent les corps qui le reçoivent, ou la maniere differente dont on le prepare.

Et

Et c'eſt enfin de-là qu'il faut tirer une conſequence la plus importante de toutes, que ceux qui ſe hazardent de donner le mercure ſans en connoiſtre la bonne preparation & les effets qu'il eſt capable de produire, auſſi bien que la conſtitution des malades, ſe font un grand tort & en font plus aux malades qu'ils expoſent malheureuſement à un grand nombre d'accidens & de dangers qu'ils ne peuvent pas prévenir, puiſqu'ils ne ſont pas capables de les connoitre.

Il reſte à déterminer ſi le mercure eſt le remede ſpecifique de la Verole.

Un remede ſpecifique eſt celuy qui guerit une certaine maladie en tout temps, en tout lieu, en tout âge & en tous degrés, & comme nous avons fait voir que le ferment verolique

eſt d'une nature acide, qu'il s'attache particulierement au flegme, on peut dire que le mercure eſt le remede le plus propre qu'on ait connu juſques ici pour guerir la Verole; car ſi elle n'eſt pas devenuë abſolument incurable par le defaut du ſujet qui en eſt atteint, comme par la corruption de quelque partie noble, ou la complication de quelque maladie mortelle, je croy qu'on la peut guerir entierement: mais comme j'ay fait voir que le mercure crud eſt fort dangereux, auſſi bien que celuy qui eſt corroſif, l'un parcequ'il eſt ennemi du cerveau & de toutes les parties nerveuſes, comme nous l'avons expliqué plus haut, & l'autre par les irritations, les corroſions & autres ravages qu'il peut faire dans l'eſtomac ou ailleurs: je ne puis le conſeiller à perſône,

quoy-

quoyque mesme je sçache qu'il y a eu des malades qui ont esté gueris par l'un & par l'autre, parce que ces cures ne sont faites que par hazard & si on y reüssit quelquefois on est toûjours en danger de faire perir le malade, ou de le precipiter dans quelque autre accident qui est pire que la Verole, je feray connoistre cela plus clairement dans le chapitre suivant, où je rapporteray la maniere ordinaire de se servir du mercure, & où aprés avoir fait voir le danger qu'il y a de s'en servir, & le peu de seureté de guerir les malades par cette voye, j'establiray une autre methode qu'on peut pratiquer en tout temps, incomparablement plus douce, plus facile & plus asseurée.

Cependant, bien que cette

methode ait de trés-grands avantages par dessus la commune, elle ne laisse pas de faire souffrir les malades, quand il s'agit d'exciter la salivation, ce qui ne se peut faire ordinairement qu'il ne viennent des ulceres à la bouche, quoy que nous ayons veu quelquefois des salivations douces & assez longues sans aucun mal à la bouche, en bien menageant le mercure, & qu'on en pourroit faire de mesme en employant à la guerison le tems necessaire.

Mais comme on ne connoist pas de meilleur remede que celuy-là, & que tous les autres qu'on a pratiqués jusques ici sont inutiles, ou en tout cas d'une longueur & embarras épouvantable, on est contraint de s'en servir. On peut dire mesme que le mercure est un remede admirable pour beaucoup

coup d'autres maladies, les effets merveilleux qu'on voit tous les jours du seul sublimé doux prouve l'excellence de ce remede, & il y a tant d'habiles gens aujourd'huy qui travaillent sur le mercure, qu'enfin on doit esperer que que quelcun en communiquera un jour quelque préparation singuliere, qui fera voir que le mercure est un remede souverain pour la Verole.

En attendant je diray ingenûment qu'ayant observé depuis fort long-tems les differens effets que le mercure preparé en mille manieres differentes produit sur un tres-grand nombre de Verolés que j'ay traités, j'ay trouvé par experience que le mercure sublimé doux, est un remede qui ne sçauroit faire du mal pour peu qu'on s'en sçache servir : mais aussi

il eſt ſi foible, que pour peu que la Verole ait pris racine, il ne faut pas eſpérer de la guerir; il y a pourtant des gens d'un temperamment ſi delicat, & dont les humeurs ſont ſi fluides qui en peuvent guerir avec vingt ou trente priſes, pourveu qu'on le mêle avec des purgatifs & des vehicules convenables, j'ay ſouvent ordonné dans ces occaſions cette formule. Prenez du mercure ſublimé doux bien preparé & de la poudre de viperes, de chacun ſix dragmes, criſtal de tartre en poudre fine, & ſcamonée en poudre, de châcun demi-once, trochiſques alhandal deux dragmes, mêlés le tout avec autant de ſyrop de roſes pâles qu'il en faudra pour faire une maſſe de pilules, dont on fera prendre une dragme, où une dragme & demie avec le regime ordinaire. J'ay

J'ay encore experimenté qu'on peut se servir fort heureusement, même pour des Veroles fort inveterées, du Precipité solaire dont voicy la preparation.

Prenez une partie d'or fin, & trois parties de mercure revivifié du cinabre, faites en un amalgame en la forme ordinaire, & mettez cet amalgame dans un matras d'une grandeur proportionnée, bien lutté, cuisez-le par un feu de suppression doux au commencement, afin que le mercure ne monte & se separe de l'or, l'augmentant peu à peu, jusques à ce que tout soit converti en une poudre rouge, & qui devient d'un rouge obscur en continuant le feu; pour le bien faire, il faut le cuire trois mois, aprés quoy on l'aura assez fixe pour le pouvoir donner avec asseurance, la dose

ſe eſt de trois à douze grains pour les plus robuſtes, mélé avec un purgatif convenable par exemple avec des pilules polychreſtes ou catholiques.

Je ne ſçaurois aſſez éxagerer les vertus de ce remede, & celuy qui en fera l'uſage avec diſcretion, ne ſera pas marry d'avoir employé le temps à le cuire, & ne l'aura pas pluſtoſt connu qu'il bannira toutes les receptes qui ſe trouvent dans les livres.

Il purge ordinairement par les ſelles, & quelquefois par le vomiſſement, il s'en faut ſervir ſans le laver, autrement on luy ôteroit une petite acreté que le feu luy a communiqué, ſans laquelle il ne purgeroit pas comme il faut.

On peut reïterer ce remede de trois en trois jours, à moins qu'on ait un cours de ventre le len-

lendemain du remede, auquel cas on donne encore un autre jour de relâche, on fait feigner le malade dans les intervalles, plus ou moins, suivant qu'il eſt plein, & que ſon ſang eſt pourri.

Quand il y a des nodus, des dartres, ou que le corps eſt ſec, on doit ſe ſervir des bains pour ramolir les duretés, humecter & rendre les humeurs fluides & en eſtat de ceder plus facilement au remede.

Toute la difficulté eſt de déterminer le nombre des priſes qu'il en faut à chaque malade; car bien que les accidens ayent entierement diſparu, il ne s'enſuit pas que le malade ſoit parfaitement guery; car il reſte encore quelque levain dans les parties ou dans le ſang, qui fait repulluler bientoſt la Verole,

role, lors qu'on n'eſt pas gueri à fonds, comme nous avons veu arriver quelquefois dans un temps auquel nous avions moins d'experience ; c'eſt pourquoy pour ne manquer pas, on doit donner quelque priſe de remede aprés que tous les accidens ont bien ceſſé, & afin de ne laiſſer aucun levain de reſte, on peut faire uſer pendant quelques jours de boüillons de viperes, par ce moyen il ſe fera une tranſpiration inſenſible qui enlevera tous les reſtes du ferment verolique, & qui depurera ſi bien la maſſe du ſang, qu'il n'y aura plus de rechute.

Heureux celuy qui pour devenir ſage ;
Des maux d'autruy fait ſon apprentiſſage.

Par le moyen de ce remede, il n'eſt point de Verole qu'on ne

ne gueriſſe, j'en excepte pourtant celle où il y a carie aux os du nez ou du crane, dont on ne viendroit pas à bout qu'avec des longueurs tres-fâcheuſes, c'eſt pourquoy en ce cas il vaut mieux donner le flux de bouche, non pas par le moyen de l'onguent que je ne conſeille à perſonne, à cauſe de ſes ſuites, comme nous allons dire dans le chapitre ſuivant, outre qu'on n'y reüſſiroit pas dans cette occaſion, la raiſon en eſt que le mercure n'eſt pas porté juſques à la carie, pour en detruire le ferment, mais il faut procurer cette ſalivation par le moyen du parfum, dont nous donnerons auſſi la meilleure methode.

Je laiſſe auſſi à part tous ces autres remedes dont les Anciens ſe ſont ſervis, comme gayac, ſarſe-pareille, ſaſſafras

& racine de chine, & même le buis dont quelques Modernes se sont servis depuis peu, parce que personne ne doute plus de l'insuffisance de ces remedes, & tout le monde sçait à present qu'il n'y a pas moyen de guerir par leur seul usage, & qu'on ne peut s'en servir tout au plus que pour échauffer les corps qui en ont besoin pour mieux fondre la pituite, en les mettant dans la tisanne pour le boire ordinaire.

CHAPITRE IX.

De la methode de guerir la Verole, & que la Salivation est la voye la plus courte & la plus asseurée, pourveu qu'on n'employe pas l'onguent Mercuriel pour la provoquer.

ON ne peut pas contester que la Verole ne puisse estre guerie par toutes les voyes qui peuvent servir à vuider le flegme auquel le ferment verolique est particulierement attaché, & à dépurer le sang, c'est pourquoy les sueurs, les urines, le vomissement, le flux de ventre & la salivation sont des voyes fort convenables.

Mais enfin il faut avoüer que par-

parmi ces voyes, quoyque toutes ſoient bonnes, neantmoins la ſalivation eſt la meilleure, la plus courte & la plus ſeure,& je dis meſme qu'elle eſt la plus naturelle; car ſi on fait reflexion ſur l'économie de noſtre corps; & les voyes que la nature à deſtinées pour l'évacuation de châque humeur ſuperflue, on trouvera qu'elle vuide les matieres fecales qui reſtent aprés la premiere digeſtion, avec les parties groſſieres de la bile & du ſuc pancreatique, par le moyen des ſelles, la ſeroſité ſuperfluë, aprés qu'elle a ſervi de vehicule au ſuc nutritif dont toutes les parties du corps ſe nourriſſent, partie par les urines & partie par la tranſpiration inſenſible, le ſang menſtrual par la matrice, le ſang hemorrhoidal par les veïnes hemorrhoidales, quelques autres ex-

excremens particuliers, par des voyes particulieres, comme par les oreilles, par les cheveux, par l'expiration, &c. Et enfin pour la pituite les vaisseaux salivaires sont destinés à son évacuation : on sçait le rapport qu'il y a de la pituite avec la salive, elles ne different qu'en consistence ou pour mieux dire c'est la même matiere; car la salive est la premiere matiere de la pituite; on avale continuellement la salive, & lors qu'elle est dans l'estomac, elle s'épaissit & se joint dans les digestions avec la partie la plus visqueuse des alimens, qui est ensuite portée dans l'intestin Duodenum où elle se méle continuellement avec la bile & le suc pancreatique, qui font ensemble une fermentation, ensuite de laquelle les plus grossieres sont comme precipitées

en bas avec les matiéres fécales, pour estre vuidées par les selles, & la partie la plus depurée est portée vers le cœur par les veines lactées, & de là par les arteres dans tout le corps avec le sang, duquel elle est separée peu à peu par le moyen des glandes conglomerées de l'une & de l'autre mâchoire, & delà est portée par les conduits salivaires à la bouche, dans laquelle encore concourt la pituite qui provient du cerveau, où il s'en produit une quantité fort considerable à cause de la froideur de cette partie, laquelle pituite se décharge insensiblement par l'infundibulum, d'où elle est comme filtrée au travers de la glande pituitaire dans la bouche, si bien qu'il est aisé de comprendre comment le flegme est porté de toutes les parties du

corps dans la bouche, & que c'eſt ſon mouvement naturel; c'eſt pourquoy dans la ſalivation excitée par le Mercure, ſon mouvement eſtant acceleré, elle ſe charge facilement des impuretez de la maſſe du ſang, ſur tout du ferment verolique, à raiſon de ſon acide, comme nous avons dit ailleurs, & par ce moyen il s'en fait une depuration parfaite.

Il eſt vrai qu'il ſemble dabord que la ſueur le pourroit faire, & le feroit ſans doute ſi nous avions un ſudorifique qui fût propre pour ſeparer ſans violence la pituite de la maſſe du ſang, mais comme elle eſt viſqueuſe, il eſt mal-aiſé que par les remedes que nous connoiſſons, elle ſoit bien reduite en vapeurs pour ſortir par les pores de la peau, & ſi on

vouloit s'opiniâtrer à le faire, il faudroit trop échauffer le corps, au lieu que les glandes des machoires ont pour cette ſeparation une configuration proportionnée par la nature, qui eſt tout dire, pour n'employer pas d'autres raiſons pour prouver que la ſalivation artificielle n'eſt qu'une imitation & une acceleration de la naturelle.

Auſſi ceux qui travaillent ſur ces matieres, voyent par experience qu'il y a plus de peine à moderer le flux de bouche qu'à le provoquer ; & c'eſt pour cela que ceux qui le donnent par le moyen de l'onguent, mettent toûjours les malades en danger de perir, parce qu'ils ne peuvent pas meſurer la quantité du mercure qui doit entrer dans le corps pour donner un mouvement à la pituite qui ne

ne ſoit pas précipité, & ouvrir peu à peu les vaiſſeaux ſalivaires, d'où vient que le plus ſouvent il y en entre beaucoup tout à la fois, ce qui fait que la pituite & le reſte des humeurs montent au goſier & à la teſte & cauſent des enfleures qui ſont capables de ſuffoquer le malade, ce qu'on ſçait n'eſtre arrivé que trop ſouvent, pour qu'à l'avenir on doive eſtudier les moyens de provoquer le flux de bouche d'une maniere plus douce, & qui ne ſoit pas dangereuſe.

C'eſt ce qui m'a fait chercher avec empreſſement une preparation de mercure, differente de toutes celles qu'on trouve chez les Autheurs, par le moyen de laquelle je puis exciter la ſalivation en en donnant une demi-dragme tout-au-plus, aux plus robuſtes, en trois

ou quatre priſes, & en meſme-tems vuider copieuſement par les ſelles, quelque peu par le vomiſſement, par les urines, par la tranſpiration, & donner aſſez de mouvement à la pituite, pour couler par la bouche autant de temps que ſi la ſalivation avoit eſté excitée par la friction, mais d'une maniere incomparablement plus douce, évitant par ce moyen tous les embarras que traine la friction, qui ſont, à dire le vray, ſi grands & ſi fâcheux, outre le danger que courent les malades, que ſi les Verolés les connoiſſoient, je ne croy pas que de cent il y en euſt un qui n'aymat mieux porter ſon mal le reſte de ſa vie, quand elle en devroit eſtre plus courte, que de s'engager à ce vilain remede.

Pour faire comprendre combien ce remede eſt fâcheux, voici de quelle maniere on a accoûtumé de traiter les Verolés lors qu'on leur veut procurer le flux de bouche par le moyen de l'onguent.

Je ſuppoſe que le malade n'ait aucune maladie compliquée avec la Verole qui demande des remedes differens que l'on doive faire auparavant, & qu'il n'y ait que la ſeule Verole à traiter.

Je pretens encore que ce ſera un bon ſujet qui pourra d'abord entrer dans les remedes ſans de grandes preparations pour corriger l'excés des mauvaiſes qualités qui pourroient dominer.

Avec tout cela on ne peut pas ſe diſpenſer de le preparer, premierement on luy fait prendre un lavement pour le

diſpoſer à la ſeignée ; le lendemain on le ſeigne, & on reitere enſuite la ſeignée, ſuivant que le malade eſt plus ou moins ſanguin & plein. On le purge au moins deux ou trois fois pour emporter les gros excremens ; enſuite on le baigne pendant huit ou dix jours pour rendre les humeurs fluides, relâcher les pores de l'habitude du corps & faire que le Mercure puiſſe mieux penetrer la peau. Quelques-uns pour mieux oüvrir ces pores ajoûtent la ſueur, qu'ils excitent pendant trois ou quatre fois, mettant le malade ſous un archet ou pavillon, ou dans quelque autre inſtrument propre à faire ſuer : Et cependant on fait boire d'une tiſane propre pour échauffer & mettre en mouvement les humeurs, & en meſme temps on retranche

peu

peu à peu les alimens, afin de pouvoir bientoſt reduire au ſeul boüillon,

Aprés cela on commence la friction avec l'onguent de Mercure qu'on a preparé auparavant : Cet onguent eſt ordinairement preparé ſuivant cette formule ou quelque autre qui s'y peut reduire facilement, augmentant ou diminuant tant ſoit peu le Mercure. Prenez ſix onces d'argent vif, battez-le dans un mortier de marbre, avec ſon pilon de bois, avec deux ou trois onces de belle terebentine, quand le mercure eſt éteint adjoûtez-y une livre & demie de graiſſe de pourceau & une once d'huile de laurier, il faut battre long-temps cet onguent, pour bien diviſer le mercure, & continuer de le battre tous les jours pendant

ſept ou huit jours; on l'appelle le onguent gris ou Neapolitanum, qui eſt le meſme que les Apoticaires vendent pour la gale, à la reſerve que dans celuy-cy, il y a un peu plus de Mercure.

On prend donc de cét onguent, & aprés avoir diſposé un grand feu avec un paravant auprés, on fait bien chauffer le malade en chemiſe, pour faire penetrer l'onguent, & on le graiſſe, pour cette fois en bien frotant, depuis les plantes des pieds juſques au deſſus des genoux, & depuis le poignet juſques ſur les omoplates, employant à cette friction deux ou trois onces d'onguent; enſuite on met le malade au lit bien chaudement, & on le fait tenir fort couvert, ayant diſposé le lit & toute la chambre en ſorte que l'air y ſoit ſerré, & que le

vent

Lauteur est un grand ignorant

vent n'y puiſſe pas entrer, en-entretenant un bon feu, nuit & jour, meſme dans les ſaiſons mediocrement froides.

Le lendemain on fait mettre le malade en la meſme poſture, & en employant un peu plus d'onguent, on luy frotte tout le corps à la reſerve de la teſte, du devant de la poitrine & du ventre, enſuite on le remet au lit bien chaudement

Le troiſiéme jour on reïtere de meſme, & ſi on n'a pas de marques de la ſalivation prochaine, on continue encore une quatriéme, cinquiéme & ſixiéme friction, & ſi aprés cela on ne voit pas de marques de ſalivation, on s'eſt aviſé pour ne pas faire un plus grand nombre de frictions qui pourroient être mortelles, de donner une petite doſe de ſublimé

doux par la bouche, pour déterminer le flux de bouche.

C'est alors que le Mercure montant à la teste, on sent des picotemens à la bouche qui devient ulcerée. Et parce qu'ordinairement le flegme y est porté avec trop de rapidité, il entraine les autres humeurs qui font enfler toute la teste & la gorge, & mettent toûjours le malade en danger d'être suffoqué: neanmoins si les vaisseaux salivaires sont ouverts & la pituite assez fluide elle coule assez viste & on rend tous les jours deux ou trois livres de salive.

Ce flux de bouche, pour être utile, doit durer le moins quinze jours & le plus trente, & pendant ce temps, le malade doit vivre de boüillon, de quelques jaunes d'œuf sur la fin, & de tisanne faite avec le ga-

yac qui eſt aſſez déſagreable.

On donne un lavement de deux jours l'un & quelquefois on purge doucement, ſur tout vers la fin de la ſalivation, laquelle enfin ayant ceſſé, on purge en forme le malade, on le fait ordinairement reſeigner & on le fait ſuer, ſuivant qu'il a eſté plus ou moins deſſeché par le flux de bouche. A cela il faut ajoûter que le malade ne doit pas bouger du lit, & que pendant les huit ou neuf premiers jours on ne change pas de linceuls, & qu'on doit porter la meſme chemiſe qu'on avoit lors que la friction a eſté commencée, ce qui ne ſeroit pas une grande affaire pour quelque vieux ſoldat qui l'a ſouvent portée plus long-temps que cela, chargée d'ordures & de vermine; mais pour ces galands qui ſe piquent de propreté, je croi

que cét article seul peut leur servir de penitence.

J'ay supposé qu'on devoit traiter un Homme, car si c'est une Femme qui ne soit pas reglée en ses menstrues, il faut un opera pour la regler avant d'entreprendre le remede, & si elle est enceinte il y a des mesures à garder toutes particulieres.

J'ay de plus supposé que le sujet qui aura reçeu cette friction fust un bon sujet & facile à guerir, car comme par cette methode le Mercure est entré dans le corps, sans aucune proportion, & que cette entrée dépend de la disposition des pores de la peau, il arrive souvent que ces pores sont trop serrés, & qu'il n'y entre que tres-peu de Mercure, qui n'estant pas capable de dissoudre le flegme qui est par tout le corps, laisse encore

des

des ferments veroliques de reſte, qui font bientoſt reparoiſtre la Verole, & lorsque les pores ſont trop larges il entre beaucoup de Mercure, qui fond avec trop de viteſſe le flegme lequel il entraîne à la teſte, & aux vaiſſeaux ſalivaires avec les autres humeurs, d'où vient non ſeulement le danger d'eſtre ſuffoqué comme nous avons dit, mais meſme ce mouvement précipité empêche le Mercure d'eſtre diſtribué par tout le corps, & d'y faire la diſſolution des humeurs coagulées ; ſi bien qu'en ce cas là, on ne ſera pas non plus guery, tant il eſt vray que le trop ni le peu de Mercure ne font rien dans cette methode, & cependant il ne depend pas de celuy qui donne la friction, d'en faire entrer plus ou moins, comme nous avons dit, mais bien de la diſpo-

diſpoſition des pores; D'où on peut tirer cette conſequence, que ceux qui ſont traités par l'onguent, ne gueriſſent que par hazard, & qu'ils en ont plus l'obligation à leur bonne diſpoſition, qu'au Medecin qui l'a ordonné.

Cela n'arrivera pas ſi on excite la ſalivation, en faiſant prendre le Mercure par la bouche, parce qu'on peut pour lors l'entretenir autant qu'on le juge neceſſaire, & l'augmenter meſme quand on voit qu'il n'eſt pas aſſez copieux,

Ce flux de bouche n'eſt pas dangereux, parce qu'on le fait venir peu à peu. Il eſt plus doux, parce qu'on dérobe une partie de la matiere qui eſt vuidée par les ſeles, le vomiſſement, les urines, & la tranſpiration. Il n'eſt pas embaraſſant; parce qu'il n'eſt pas beſoin de tous ces fatras,

tras, qu'on employe en se servant de l'onguent, & qu'on peut se lever quand on veut. Il est plus court parce qu'on donne d'abord le remede à tous, & le temps qu'on employe à faire venir la salivation qui n'est ordinairement que de six ou sept jours, sert pour preparer le malade s'il en a besoin, & que cette preparation n'est que quelque seignée qu'on fait à ceux qui en ont besoin, & quelque boüillon aux herbes, à ceux qui sont échauffés ; le flux de bouche ayant cessé, on purge avec quelque tisanne royale, & il n'y a rien plus à faire.

Il est vray que quand la peau a esté infectée, on peut exciter par précaution, quelque legere sueur, en donnant pendant trois ou quatre matins,

tins, un verre d'eau de chardon benit, avec un peu d'eau de canelle, & quelques goutes d'esprit volatil de sel armoniac, qui est un remede admirable pour faire suer sans embarras de la maniere la plus douce qu'on puisse imaginer: Si on veut une sueur plus copieuse on peut ajouster huit ou dix grains de sel volatil de Viperes.

Cette methode d'exciter la salivation par le Mercure pris par la bouche n'est pas inconnuë aux habiles gens, on la pratique mesme en des endroits fort celebres. Les uns se servent du Mercure crud qui est toûjours tres-dangereux par les raisons que j'ay dites ailleurs, les autres du précipite blanc, que je ne croy pas estre sans danger, parce qu'il est preparé avec

l'eau

l'eau forte, dont les esprits salins se joignent si fort au Mercure, qu'on ne sçauroit les en separer, quoy qu'on fasse, & qu'on le puisse adoucir par les lotions & l'eau de vie, & que mesme on en puisse préparer sans eau forte; mais comme je n'ay pas veu l'experience de ces remedes que je regarde toûjours comme suspects avec beaucoup de raison, je ne veux rien déterminer là-dessus.

Je connois seulement que le sublimé doux, dont quelques autres se servent ne peut pas estre dangereux à cause de sa preparation, que l'experience a confirmé estre fort bonne: Mais comme il en faut donner une grande quantité à chaque malade, puis qu'il y en a qui en ont pris avant de guerir d'u-

d'une Verole au premier degré, plus de six cens grains, je n'employeray pas un tel remede, tandis que je pourray exciter la salivation avec un Mercure bien plus doux que celuy-là, en si petite quantité, qu'on en vient à bout tres-facilement avec quinze ou vingt grains & trente tout-au-plus aux plus robustes, pris en trois ou quatre doses.

Pour faire comprendre que la chose est fort facile, il faut faire les reflexions suivantes, qui contiendront en mesme temps fort clairement toute la methode dont je me sers, pour faire ma preparation de Mercure.

Premierement on doit penser que pour agir avec seureté, il faut banir toute sorte d'acres; car le Mercure en trouve assez

aſſez dans le corps des Verolés ; il y en a meſme dans toute ſorte de corps, qui ſe lient avec luy, & qui luy donnent aſſés de force pour ouvrir les vaiſſeaux ſalivaires.

En ſecond lieu, que le Mercure eſtant fort ennemy du cerveau & des parties nerveuſes, lors qu'il eſt crud, ou mal preparé, il ne faut pas le donner crud, meſme mêlé avec des purgatifs qui l'entrainent par les ſelles, car ce n'eſt pas le moyen qu'il procure le flux de bouche, puiſqu'on ne peut douter qu'il n'y ait moyen de le preparer à n'eſtre pas dangereux, comme on voit par exemple au ſublimé doux, que l'experience a fait connoiſtre eſtre un bon remede.

En troiſiéme lieu, que quelque preparation qu'on faſſe du mercure, on ne l'éloigne pas tant

de

de sa propre nature, qu'il ne conserve toûjours un caractere de sa premiere forme, qu'il peut la reprendre facilement, dans toutes les preparations ordinaires, & qu'il est bon de l'en éloigner autant qu'on peut, du moins autant qu'il est nécessaire, pour que cela n'arrive pas dans le corps.

En quatriéme lieu, que pour cette raison, il faut donner une aussi petite quantité de mercure qu'il se pourra, & faire reflexion que lors qu'on donne la friction comme il faut à des sujets bien disposés, il entre dans le corps tres-peu de mercure, quoique l'onguent en contienne beaucoup: jusques-là qu'il y a de fort habiles gens, qui ont soûtenu qu'il n'entroit dans le corps que la simple vapeur du mercure, & que si on estoit bien curieux de ramasser le mercure qui

qui eſt dans les linges, on trouveroit le même poids qu'on avoit mis dans l'onguent qui a eſté employé.

Cinquiémement, que quand même on auroit rẽdu le mercure propre pour monter à la teſte, & exciter la ſalivation; cette ſalivation ſera pourtant inutile, ſi elle ne ſe fait par un mouvement qu'on pourroit appeller critique; c'eſt à dire, qu'il faut que les matieres veroliques ſe ſeparent de la maſſe du ſang, & qu'elles ſortent du corps par les voyes les plus convenables, ce qui n'arrivera pas ſi le Mercure n'eſt un double mercure qui puiſſe agir de tous coſtés, & eſtre diſtribué par tout le corps, ſuivant le mouvement du ſang, pour pouvoir attaquer, dans toutes ſes parties, le ferment verolique; & pour cela on doit penſer qu'il le feroit bien mieux, ſi on

on le pouvoit joindre inſeparablement, par la voye de la fermentation, à quelque eſprit domeſtique qui ſçut les étres de la maiſon, pour le conduire dans tous ſes étages.

Sixiémement, que quand on auroit fait cela bien à propos, on n'auroit qu'un remede qui ſeroit plus propre pour la tranſpiration, que pour la ſalivation; c'eſt pourquoy il faut un tiers, qui ne ſoit pas eſtranger à ſon eſpece, lequel il faut rendre propre à faire tous les mouvemens néceſſaires.

Les ignorans pourront croire que je ne parle que pour me faire voir, & non pas pour me faire entendre; mais les perſonnes raiſonnables qui connoiſſent un peu par l'étude & le travail, la nature du ſujet dont je traite, m'entendront à la premiere lecture, & me rendront

dront cette justice, d'avoüer que je ne pouvois expliquer, ny plus clairement, ny plus fidellement la preparation d'un remede de cette importance.

C'est aussi pour celles-là que j'ay écrit, il est juste qu'elles en profitent, & cependant cela invitera les autres au travail & à l'étude. *Qui nucleum è nuce vult, excorticat nucem.* Declarant au surplus que l'ambition ny la cupidité ne me font nullement agir. Ce que j'avance est fondé en raison, qui me la fait trouver, ne experience tres-favorable.
& cette raison est secondée d'u-

On peut par ce moyen guerir les Veroles les plus inveterées, j'avois excepté au commencement, celle où il y a carie aux os du nez ou du crâne; la raison pourtant veu que ce reme soit suffisant: neanmoins comme depuis le temps que j'ay

j'ay decouvert cét Antiveneréé, quoyque j'en aye guery un fort grand nombre de Verolés, je n'en ay pas pourtant eu assez grand nombre de ceux qui sont si fort cariés, pour pouvoir establir la seureté de l'experience, personne à present ne se laisse ronger à la Verole jusques aux os, on y donne ordre à bon heure, sans attendre le dernier degré: mais comme j'en ay veu auparavant plusieurs de ceux-là qui n'avoient pû guerir, ny par l'usage des pilules mercurielles, ny par la friction qu'on leur avoit donnée fort rigoureusement; j'ay employé en de pareilles occasions avec succez, le parfum fait avec la terebentine, le baume de perou, la croûte de pain en poudre, & un peu de Mercure, & par là j'ai excité une salivation heureuse procedant doucement au commencement.

cement. Cette methode pourtant n'eſt pas abſolument ſans danger quoy qu'en ait dit Sylvius de le Boé, qui a creu que le parfum eſtoit la voye la moins dangereuſe, il eſt aiſé pour peu qu'on y faſſe reflexion de juger le contraire, & je prouverois demonſtrativement que ce remede ne peut pas guerir toute ſorte de Veroles, & ſi on peut trouver un autre moyen de guerir la carie des os, je ne conſeillerois à perſonne de s'en ſervir, mais comme cette methode n'eſt pas uſitée dans ce païs, qu'il y a même fort peu de gens qui la ſçachent bien pratiquer, je ne m'étendray pas là-deſſus d'avantage.

Je ne donne aucune methode particuliere pour les Enfans, parce que je ſai qu'ils peuvent guerir facilement ſans flux de bouche, par le ſeul

usage du ſublimé, ou en tout cas par celuy du precipité ſolaire.

Il n'en faut pas non plus de particuliere pour les Femmes qui ne ſont pas reglées en leurs menſtrues, parce que nous ſavons par experience, que le remede que j'ay décrit, leur provoque les mois indubitablement; & que cela ne détourne nullement la ſalivation: Nous avons veu encore que le même remede provoque les hémorrhoides aux Hommes qui y ſont ſujets, ſans que cela détourne auſſi la ſalivation.

C'eſt pour cela qu'on ne doit pas le donner aux Femmes enceintes, de peur qu'il ne les fit avorter; mais on doit ſe ſervir du precipité ſolaire donné avec beaucoup de moderation & de prudence, & en cas qu'on ne puiſſe pas achever la cure

re avant l'accouchement, parce que la Femme eſt trop avancée, ce qui eſt un obſtacle à continuer le remede, on peut aprés cela le faire commodement, & en le donnant à la Mere, l'enfant guerira en même temps, pourveu qu'on luy faſſe prendre de temps en temps quelques grains de ſel volatil de Viperes. Ou ſi on veut pour lors on peut donner la ſalivation à la Mere.

Il ne ſera pas encore beſoin d'un chapitre exprés, pour décrire les remedes qui peuvent corriger les mauvais accidens qui arrivent tres-ſouvent à la ſalivation qui eſt excitée par l'onguent Mercuriel, qui ſont à la verité ſi terribles, qu'il y a dequoy fremir, lors qu'on les lit chez les Autheurs, jugés de ce que ce doit eſtre, à ceux qui les ſouffrent, & qui les voyent ;

que ſi on menage bien le remede, on ne verra aucun mauvais accident; on a ſeulement beſoin d'un gargariſme commun, pour adoucir les ulceres de la bouche, encore ne faut-il pas s'en ſervir trop ſouvent, à moins qu'il n'y eût hémorrhagie, de peur que ces ulceres, ne ſe conſolident trop toſt & qu'ainſi la ſalivation ne dure pas le temps ordinaire, qui eſt pour le moins quinze, dix-huit, ou vingt jours ordinairement, & tout au plus trente, ce qui eſt fort rare à moins qu'on ne veüille l'entretenir juſques-là, quand on le juge neceſſaire.

CHAPITRE X.

Du Chancre.

JE ne parle pas icy de ces Chancres qui sont des accidens de la Verole universelle, parce que ceux-là se guerissent par le même remede qui guerit la Verole, mais bien de ceux qui sont Verole particuliere, dont le ferment n'a pas esté porté plus loin que la partie qui l'a premierement receu : & dont nous avons suffisamment parlé dans les Chapitres precedens, quant à la Theorie, sans qu'il soit besoin de redire icy la méme chose; & pour la pratique, je suis en quelque chose oposé à ce que j'ay veu d'Auteurs, non pas par aucun esprit de con-

tredire à perſonnne, mais parce que la raiſon, & l'experience m'ont appris qu'on pouvoit guerir ces ſortes de Chancres plus heureuſement & plus doucement qu'on ne fait par les voyes ordinaires.

On pretend qu'il faut cauteriſer & enſuite faire ſuppurer toute ſorte de veritable chancre, & pour cela on ſe ſert du precipité rouge, de la pierre infernale ou de la pierre commune à Cautere, ou du ſublimé corroſif, & on fait tomber l'eſcarre avec du Supuratif, enſuite on traite l'ulcere avec les remedes ordinaires, & cependant on purge ſouvent le malade avec le Mercure, afin de depurer le ſang, parce qu'on ſuppoſe qu'il eſt mal-aiſé qu'un chancre reſte long-temps dans une partie, ſans qu'il ſe gliſſe inſenſiblemẽt quelques particules du ferment

ment verolique dans le ſang, qui pourroit donner la Verole u niverſelle, ſi on le negligeoit, & outre cela, ceux qui ſont plus precautionnés font aprés ces remedes tranſpirer un peu le malade. Tout cela n'eſt pas ſans une douleur inſupportable, une longueur fâcheuſe, & un grand embarras.

Je ſuis ſeur que ſi on applique ſur le Chancre l'emplaſtre de Vigo un peu chargé de Mercure precipité fort adouci, & qu'on donne quelques priſes de precipité ſolaire, on guerira ſans douleur, ſans embarras, en peu de temps, & ſans danger le Chancre le plus opiniaſtre.

S'il y avoit Phymoſis ou Paraphymoſis, c'eſt à dire, lors que le gland eſt tellement fermé dans le prepuce, qu'il ne peut eſtre decouvert, ou telle-

ment decouvert qu'il ne peut eſtre fermé, l'un & l'autre, mais ſur tout le dernier eſtant avec inflammation & douleur, le meſme precipité ſolaire, aprés une ſeignée eſt un remedes tres-efficace.

CHAPITRE XI.

De la Chaude-piſſe, & Gonnorrhée virulente.

POur traiter de cette eſpece de Verole avec exactitude il en faudroit faire un livre exprés ; cependant toute ſorte de gens s'en mêlent, & il y en a qui ſoûtiennent qu'on la guerit facilement avec de l'eau & du ſucre, d'autres avec une ſimple tiſanne royale qu'on prend tous les jours juſques à

parfaite guerison, d'autres avec le sel Polichreste ou du Cristal mineral: enfin chacun se flate d'avoir une methode excellente & facile pour guerir cette maladie.

Cependant ceux qui travaillent sur ces matieres, & qui sont de bonne foy seront contraints d'avoüer que s'il y a quelquefois des Chaude-pisses, qui guerissent facilement, il y en a aussi un fort grand nombre d'autres, qui sont assez difficiles à guerir, & l'on auroit bien souvent plutost gueri la grosse Verole, que certaines chaude-pisses qu'il y a, surtout si on ne s'y prend pas bien au commencement, & si on neglige les remedes specifiques, ou qu'on ne les donne pas à propos.

Je n'ay point veu de livre aprouvé qui traite de ces matieres

qui n'enseigne les regles qu'il faut observer pour bien guerir; c'est pourquoy je ne ferai pas ici le particulier: j'espere pourtant donner dans quelque tems, quelques observations singulieres sur ce sujet, ce que j'aurois fait volontiers dans cette impression, si la chose estoit en estat d'estre presentée au Public.

Cependant afin que ce traité ne soit pas en ceci entierement defectueux, voici une methode qu'on peut pratiquer avec asseurance dans les occasions ordinaires.

Je ne repete pas ce que j'ay dit touchant la Theorie de cette Verole particuliere, dans le Chapitre quatriéme: car bien que je ne l'aye pas étenduë fort au long, on y trouvera pourtant ce qui est de plus nécessaire pour la connoistre, & la ma-

maniere dont elle eſt produite.

Premierement ſi la Perſonne eſt fort échauffée & pletorique, & la douleur, & l'ardeur d'urine conſiderable, on ne doit pas craindre de la faire ſaigner & de reïterer méme la ſeignée, autant de fois qu'on le jugera neceſſaire ; on doit pratiquer la ſeignée du bras pour faire une veritable revulſion, & non pas celle du pied qui ne feroit qu'attirer d'avantage ſur la partie.

On eſtoit autrefois fort ſcrupuleux pour la ſeignée, & ſur tout pour celle du bras, parce qu'on a cru qu'elle eſtoit capable d'attirer le virus dans la maſſe du ſang, & par-là donner la groſſe Verole, mais on s'eſt deſabuſé, aprés qu'on a veu que la raiſon & l'experience s'accordoient tres-bien avec la ſeignée; La circulation fait

voir clairement que si la seignée estoit dangereuse, celle du pied ne le seroit pas moins en cela que celle du bras, & l'experience nous apprend que la seignée du bras aide tellement la guerison, que c'est le moyen d'éviter la Verole; parce qu'elle rafraichit & appaise l'inflammation, & par-là empêche les progrés du ferment verolique, elle rend les vaisseaux sanguiferes libres, & par là fait que les purgatifs, & les diuretiques agissent beaucoup mieux.

Je ne pretens pourtant pas qu'on doive seigner toutes sortes de malades, mais seulement ceux qui sont échauffés, sanguins & pletoriques.

Je veux encore qu'on ne neglige pas le virus, & qu'on n'oublie pas de donner le remede specifique qui est le mercure

doux,

doux, lequel ſuffit pour ce mal, donné auec des purgatifs convenables comme la caſſe, le catholicon fin, ou la confection hamech, & reïteré de temps en temps ſuivant le beſoin.

Ce remede pourtant ſera court ou trop lent dans quelques occaſions, comme lors que la Chaude-piſſe eſt cordée, ce qui arrive lors que l'inflammation eſt fort grande, & que les malades ſouffrent de grandes douleurs, qui cauſent la convulſion aux nerfs de la Verge, leſquels en ſe gonflant ſe retirent vers leur principe & rendent la Verge tortue ou courbée: pour lors on trouvera qu'une ſeule priſe de precipité ſolaire, donnée à propos eſt un remede entierement expeditif.

Cependant il faut travailler à rafraichir voſtre malade, & cela dés le commencement même, & vous

vous ſouvenir que ſi vous l'échauffés au commencement par des purgatifs, vous rendrez le mal fort rebelle & augmenterez les accidens, ou vous ferez precipiter la matiere ſur les teſticules : les emulſions ſont un des meilleurs remedes qu'on puiſſe pratiquer pour rafraichir, auſquelles on peut ſubſtituer ſi on veut quelque tiſanne qui ſoit fort rafraichiſſante, par exemple avec l'orge entier, les racines de nenuphar, d'oſeille, de guimauve, de regliſſe, la graine de lin, les ſemences froides, la graine de pavot blanc, & le jus de quelques citrons, le tout cuit dans une quantité d'eau proportionnée, mais toûjours grande, parce qu'on doit boire de la tiſanne autant que l'eſtomac en pourra porter.

Quand les accidens ont ceſſé, que le virus eſt bien émouſſé par le

le moyen du mercure doux, que la matiere ne coule plus tant, & qu'elle est devenuë assez blanche ; si on juge qu'il y ait ulcere dans les parties qui sont le siege de la Gonnorrhée, il faut mettre dans la tisanne un peu de sel polychreste, ou du cristal mineral, ou ce qui est bien mieux, du sel fixe Armoniac, qui est un doux & puissant diuretique, pour deterger les ulceres, aprés quoy pour consolider on donnera pendant quelques matins, dans un peu de vin, douze ou quinze gouttes d'un mélange fait par distillation, de deux parties de baume de Perou, & une d'esprit étheré de terebentine. Ou bien on se servira de cette preparation d'Antimoine, qui est un bon remede pour dessecher l'ulcere, & arrester doucement & insensiblement l'écoulement de la matiere, & même en faisant transpirer,

pirer, expulser les restes du virus, en cas qu'on ne l'eut pas bien emporté par les remedes precedens.

Prenez parties égales de bon Antimoine, & de la corne de cerf calcinée en blancheur, mélés exactement ces deux matieres sur un marbre, mettez ce mélange dans un plat de terre & sur un fourneau à vent, vous calcineres en remuant toûjours avec une spatule de fer, jusques à ce que les fumées ayent bien passé ; aprés quoy vous devez mettre cette matiere dans un creuset qui ait le fond large, & la calciner à un grand feu pendant deux heures ; vous aurez une poudre blanche comme la neige, & qui a de tres-grands avantages sur l'Antimoine diaphoretique vulgaire, comme l'experience vous le fera connoître:

ſtre : la doſe eſt une demi-dragme avec la conſerve de roſes, ou telle autre conſerve, ſyrop, ou liqueur, qu'il vous plaira.

Il ne faut pas venir aux injections, ſi on le peut éviter, mais enfin on eſt quelquefois obligé de s'en ſervir, & pour en faire une qui ſoit bien commode & ſans danger, il faut ſe ſervir de celle-cy.

Prenez une poignée d'equiſetum, autant de roſes rouges, & cinq ou ſix balauſtes, ou l'eſcorce de grenade, faites cuire le tout dans trois livres de gros vin rouge, juſques à la diminution de la moitié, aprés paſſés le vin par un linge en exprimant le marc, & en faites injection trois ou quatre fois le jour.

Tous ces remedes ſeront inutiles, ſi le Malade ne garde un bon

bon regime, il doit eſtre continent, ne faire aucun exercice violent & ſur tout qui puiſſe fatiguer les reins, comme beaucoup marcher, aller à cheval; il doit auſſi éviter le vin, les viandes épicées, le jeu, les veilles & ainſi du reſte.

CHAPITRE XII.

Du Bubon, ou Poulain.

ON trouvera dans le Chapitre quatriéme de quelle maniere ſe fait le Poulain ou Bubon Venerien, il faut ſeulement ajoûter que le Poulain étant fait par une voye critique, il ne faut pas s'imaginer que cette crize ſoit parfaite, & que lors qu'on voit paroître aux aines cette tumeur qui fait

fait le Poulain, bien que la matiere verolique de cette tumeur ait esté separée de la masse du sang, le sang en soit entierement depuré, il y en reste toûjours beaucoup, & lors mesme que le Poulain suppure fort à propos, il faut bien du temps avant que la masse du sang en soit delivrée ; & peut-estre que cela n'arriveroit presque jamais, si on ne prenoit un grand soin d'attirer la matiere par les remedes externes, comme sont les ventouses & les emplastres attractifs, & de purger frequemment & puissamment par les specifiques, sans conter la diéte sudorifique que quelques-uns font observer, pour mieux consumer le ferment verolique, dont toute la masse du sang est infectée.

C'est pour cela qu'on doit regarder cette sorte de Verole, non

non pas comme particuliere, mais bien comme universelle, puisque son virus derive du sang, & c'est aussi pour cela que je soûtiens qu'elle demande le mesme remede, je dis mesme qu'on guerira par-là, non-seulement avec toute sorte d'assûrance, mais encore en bien moins de temps, que suivant la methode ordinaire.

Pour faire comprendre cela, on n'a qu'à faire reflexion qu'on est bien souvent deux ou trois mois, à bien guerir un Poulain. Quand il commence à paroistre on y applique dessus une ventouse, pour attirer la matiere en dehors, & l'arrester sur cette partie, ce qui est fort douloureux; aprés on y met des emplastres ou des cataplasmes fort attractifs, & on est tres-souvent plus d'un mois à faire venir ce Bubon

en

en état de ſuppuration, ſur tout à ceux qui ſont d'un temperament froid & mélancholique, car aux ſanguins il ſuppure plus facilement: quand le pus eſt bien formé, on perce le Bubon, ou avec le cautere, ou avec la lancette, & on le penſe en la forme ordinaire aux autres tumeurs, juſques à ce qu'il acheve de ſuppurer, ce qui eſt extraordinairement long : cependant on purge ſouvent le malade avec les Pilules de mercure, on luy fait un bouchet pour ſon boire ordinaire, & aprés tout cela, il y en a qui le font un peu ſuer, ou on le vuide par les diuretiques.

Si on ſe ſert de trois en trois jours du precipité ſolaire, & qu'on applique ſur le Bubon l'emplaſtre de Vigo, avec le Mercure, ou gucrira les

Poulains ſans aucun danger, pourveu qu'on obſerve ce que nous avons dit au Chapitre huitiéme, où nous avons parlé du precipité ſolaire.

Par cette methode vous verrez reſoudre les Poulains, & vous n'en devez pas craindre les ſuites ; parce que ſuivant les précautions que nous avons données, on dépure ſi bien le ſang, qu'il n'y reſte aucun ferment verolique ; & perſonne ne peut trouver à redire à cette methode, parce que malgré qu'on en ait, on voit ſouvent diſparoître les Poulains, aprés avoir tenté toute ſorte de ſuppuratif, & fatigué long-temps le malade, c'eſt pourquoy on eſt obligé de le traiter par la voye commune à la groſſe Verole, ſi on ne le fait pas dans ce temps-là, on eſt contraint de le faire bien-toſt aprés, puiſqu'on

qu'on la voit paroiſtre avec les ſignes ordinaires : ceux qui traitent les Poulains par la voye commune ſçavent bien que ce que je dis icy eſt veritable, & s'ils prenoient le ſoin de reflechir ſur leur methode, s'ils jettoient les yeux ſur les malades qu'ils n'ont pas delivrés, ou qu'ils ont tourmentés cruellement pendant long-temps, & s'ils eſtoient diſpoſés à quitter les prejugés qui les aveuglent, ils embraſſeroient bientoſt celle que je propoſe, puiſqu'elle eſt ſans comparaiſon plus ſeure, plus douce & plus courte.

Que ſi le Poulain vient à ſuppurer de luy-même ; c'eſt pour lors que ce ſeroit une folie de repouſſer vers l'interieur cette matiere verolique, pour la vuider par les ſelles ou par d'autres voyes que par la partie même, qu'on doit faire percer

avec

avec le cautere ou la lancette, ſans attendre autre choſe que la ſimple maturation de l'abcés. Il faut laiſſer couler la matiere autant qu'elle pourra d'elle-même, en tenant à l'ouverture une ſimple tente de charpi, & par deſſus l'emplaſtre que nous avons dit, & cependant donner les autres remedes dont nous avons parlé, comme ſi le Bubon n'avoit pas eſté percé.

J'avoüe qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous les Bubons ſuppuraſſent d'eux-mêmes, j'avoüe encore que ſi par le moyen des attractifs, on pouvoit ſi bien faire que toute la matiere verolique, dont la maſſe du ſang eſt infectée, fût entierement évacuée par l'ouverture qu'on a fait aprés la ſuppuration, & qu'ainſi la maſſe du ſang en demeuraſt bien delivrée, ſans autre ſecours que cette ſuppura-
tion

ration les Malades auroient dequoy ſe conſoler de la douleur extraordinaire qu'ils ſouffrent & de la longueur du tems qu'ils ſont à guerir, mais ſouffrir beaucoup, eſtre long-temps à guerir, & prendre un nombre extraordinaire de remedes fâcheux, tout cela dis-je, eſt capable de faire ouvrir les yeux aux plus ſtupides, & de leur faire conſiderer ce que je leur propoſe.

Je ſçay bien qu'il eſt malaiſé que tous ceux qui ſont prevenus d'une methode contraire s'accommodent de celle-cy: la raiſon quelque forte qu'elle ſoit, n'a ordinairement aucun pouvoir ſur ceux qui ne ſont pas en eſtat de bien raiſonner, & quand méme ils le ſeroient, l'intereſt les engage à ne point changer; la longueur du mal, un grand

nombre de Cataplaſmes, d'Onguens, d'Emplaſtres, de Pilules & de Tiſannes ſervent d'occupation à bien des gens, & ſont propres à faire gagner de l'argent, ce qui eſt favoriſé par la douleur que ſouffrent les malades, leſquels ne connoiſſant pas la nature du mal, ne l'eſtiment grand que quand la douleur eſt grande, & que la cure eſt fort longue : neanmoins comme par tout il y a d'habiles gens, qui écoutent la raiſon, & qui ſont en eſtat de ſe laiſſer convaincre, j'eſpere qu'il s'en trouvera quelcun qui m'accordera du moins une choſe, qui eſt d'examiner en indifferent ce que j'avance, & quand il aura veu que la raiſon n'eſt pas contraire à ce que j'ay dit, il faut encore voir ſi l'experience s'accorde avec la raiſon ; aprés quoi il prendra party ; & s'il y trou-

ve à dire, il pourra me donner un dementi, ce que je n'apprehende nullement, parce qu'avant de rien dire, j'ay fait trois choses, j'ay raisonné, j'ay pratiqué, & j'ay souvent reflechi sur mes propres experiences.



PROBLEMES CURIEUX

DANS LESQUELS On resout les plus belles questions qu'on peut proposer sur la maladie Venerienne.

ET QUI PEUVENT servir d'éclairciſſement au Traité precedent.

PAR LE MEME AUTHEUR.

AVIS
SUR LES
PROBLEMES.

JE n'ay observé aucun ordre particulier pour donner ces Problêmes. Je les ay laissés dans l'ordre que je les ay écrit, qui est tel qu'ils me sont venus dans l'esprit : il y en a quelques-uns qu'on ne sçauroit entendre à fond, sans avoir leu quelque Chapitre de ceux qui sont dans ce même traité ; il est vray que j'ay pris le soin d'y renvoyer le Lecteur, en citant le Chapitre qui a du rapport avec la matiere du Problême ; les autres estant plus détachés peuvent estre entendus d'un châcun à la simple lecture. J'ay

par tout affecté une grande brieveté, sans pourtant negliger de me faire entendre, afin que ceux qui auront besoin de quelque decision sur quelque Question Problematique, dans laquelle ils se trouveront interessés, ou en leur propre cause, ou en celle d'autruy, soient bientost convaincus sans impatience, & ceux qui liront simplement par curiosité, ne soient pas degoutés par l'embarras, où on met ordinairement les Questions Problematiques. c'est encore pour cette même raison que je n'ay pas le plus souvent traité la partie opposée du Problême: car Probléme veut dire proprement une question qui a des raisons pour & contre; parce que je me sers d'une methode si claire, si simple, & si naturelle, pour resoudre ceux que je donne, qu'avec les raisons que j'employe, on peut facilement refuter la partie opposée.

I. PRO-

I. PROBLEME.

D'où vient que la Verole demeure cachée long-temps dans le corps ſans cauſer aucune incommodité, & qu'enſuite elle paroit avec tous ſes ſignes.

NOus avons fait voir dans le Chapitre quatriéme, que le progrés ordinaire du ferment verolique, eſt de s'attacher à la partie externe qui le reçoit, & de-là de ſe communiquer à la maſſe du ſang, par le moyen de la fermentation qui le multiplie, en changeant en ſa propre nature les parties voiſines, & lors que la maſſe du ſang en eſt infectée, il eſt porté dans tout le corps

par les arteres, mais parce que les remedes qu'une personne Verolée peut avoir pris, depurent le sang par une effervescence, ou que la nature y travaille encore mieux par une ébulition continuelle, il arrive souvent qu'une petite partie de ce ferment verolique est comme precipitée dans quelque partie du corps qui sera plus disposée à le recevoir que les autres, comme l'on voit aux fluxions, & ce ferment en y perdant son mouvement s'y fige & s'assoupit, n'ayant d'ailleurs que peu d'action, à cause de sa petite quantité, d'où vient qu'il y peut rester dix ans & même trente sans donner aucune marque sensible de sa presence, jusques à ce qu'estant remué par quelque cause particuliere, ou exalté par une chaleur estran-

gere ou naturelle, il devient en état de corrompre les parties qui l'avoisinent, & celles-cy en corrompent d'autres jusques à ce que la masse du sang en devient derechef infectée, & qu'il est ainsi distribué par tout le corps, où il produit bien souvent des accidens aussi terribles qu'ils sont surprenans à une personne qui se trouve punie de la Verole, sans en avoir donné occasion depuis un si grand nombre d'années.

PROBLEME II.

Sçavoir si un Homme, ou une Femme qui ont la Verole peuvent avoir des Enfans qui ne soient pas Verolez.

PAr le premier Probleme l'on voit qu'on peut avoir la Verole, sans que la masse du sang en soit infectée, parce qu'elle s'en sera déchargée sur une ou plusieurs parties du corps, & en ce cas on peut faire des enfans qui ne seront pas Verolez, parce que ce sont les arteres qui portent aux testicules la matiere de la semence; cette opinion est fondée sur la raison, & l'experience la confirme tous les jours, car on voit naistre des enfans bien sains de parens Ve-

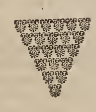
Verolés, il eſt meſme fort vray-ſemblable, que la maſſe du ſang pourroit eſtre infectée du ferment verolique, mais en un tel eſtat que la matiere de la ſemence n'en ſçauroit eſtre gâtée, comme ſi par exemple ce ferment étoit encore trop fixe, ou qu'il ne fut pas également mélé par tout, car la matiere de la ſemence qui eſt la plus pure & la plus ſpiritueuſe partie du ſang pourroit eſtre ſeparée ſans entrainer aucune particule du ferment verolique : c'eſt ainſi que l'on voit tous les jours des parens malades de pluſieurs autres maladies, engendrer des enfans ſains, & qui ne ſont pas ſujets à ces meſmes maladies.

PROBLEME III.

Pourquoy une Femme qui n'a pas actuellement de mal Venerien, ne laisse pas d'en donner.

S'Il est vray comme l'experience le fait voir que le ferment verolique s'engendre de la corruption de plusieurs semences reçeuës dans la matrice d'une mesme femme, de la maniere que nous avons expliqué dans le Chapitre cinquiéme, il est aisé de comprendre, que si aprés qu'une femme aura connu plusieurs hommes, un autre survient là-dessus, dans le temps que les semences des premiers se seront fermentées sans avoir encore fait aucune impression sur la matri-

matrice de la femme, & qui par conſequent n'a pas actuellement la Verole, quoy qu'elle en ait la cauſe aſſez prochaine, celuy-là dis-je, emportera avec la verge ce ferment verolique qui luy cauſera du mal & delivrera ſouvent la femme du danger prochain, où elle eſtoit, d'avoir bientoſt la Verole.



PROBLEME IV.

Pourquoy parmi plusieurs hommes qui ont communication avec une mesme femme infectée de la Maladie Venerienne, l'un prend une Chaude-pisse, l'autre un Chancre, l'autre un Poulain, l'autre la Grosse-Verole, & les autres ne prendront aucun mal.

ON a bientost expliqué ce Probléme, quand on a dit, que cela dépend de la disposition differente d'un châcun de ces hommes; mais pour en donner une raison Physique, il faut faire voir en quoy consiste cette disposition ; c'est pourquoy il faut remarquer que lors que le ferment verolique, qui

qui eſt dans le tuyau de la Matrice eſt fort volatil, & le canal de la Verge aſſez ample, ce ferment eſtant excité par le coït, a la force de penetrer juſques aux proſtates & paraſtates, pour y produire cette diſpoſition qui fait la Chaude-piſſe, quelquefois il eſt encore plus volatil & penetre juſques dans la maſſe du ſang, où il produit la groſſe-Verole, ou bien ſi la chaleur eſt aſſez forte pour expulſer ce virus par une voye critique, la matiere eſtant portée aux aines, il y ſurvient un Poulain ; que ſi le ferment verolique eſt moins ſubtil, il s'arreſte aux parties externes de la Verge, ſur tout à ceux qui n'ont pas eu le ſoin de la nettoyer aprés l'acte venerien, & produit quelque Chancre, & ceux qui ont ſoin de ſe nettoyer, qui ont le membre viril moins por-

porreux & échauffé, qui d'ailleurs sont fort diligens en besogne, ou qui arrivent aprés que le tuyau de la Matrice a esté detergé par ceux qui sont passés devant, ne prennent aucun mal; Quoy qu'il arrive souvent que les premiers ne prennent point de mal, & que les derniers sont attrapés, (ce qui peut arriver pour lors, non-seulement par quelcune des raisons que nous avons rapportées, mais encore de ce que le ferment verolique qui est dans le tuyau de la Matrice, est moins penetrant, parce que la personne est froide, ou qu'il est imbibé dans les pores & les petites glandes de ce tuyau, dans lesquelles il est comme assoupi, d'où vient que les premiers ont passé sans le mettre dans un mouvement suffisant pour le faire penetrer,

& que

& que les derniers achevent de l'agiter assez pour se l'attirer en partage. Enfin en tout cecy il peut concourir plusieurs autres circonstances qu'on peut facilement remarquer aprés celles que nous avons observées.

PROBLEME V.

Pourquoy une Femme qui a une Chaude-pisse ne donne pas toujours à celuy qui la connoit, une semblable Chaude-pisse, mais un Chancre ou un Poulain, & de mesme lorsqu'elle a un Chancre.

CE Probleme est presque tout expliqué par le precedent, où l'on voit que la qualité du ferment verolique, & la

& la maniere de le recevoit font toute cette diference : ainsi quand il est volatil, & le conduit de la verge assez ouvert, il s'insinue jusques dans les prostates, & parastates, pour y produire la Chaude-pisse; s'il s'arreste à l'exterieur il y cause quelque Chancre, & ainsi du reste, cela posé, il est aisé de comprendre qu'une femme qui aura un Chancre dans le tuyau de matrice, donnera pourtant à un homme qui la connoistra une Chaude-pisse, parce que le mouvement & la chaleur attenueront si bien le ferment de ce Chancre qu'il penetre facilement le canal de la Verge; & au contraire si elle à une Chaude-pisse elle peut facilement donner un Chancre, parce que la matiere verolique de cette chaude-pisse s'arrestera aux parties externes de la verge.

PROBLEME VI.

Pourquoy il y a des gens qui prennent la Verole au premier déduit amoureux, & que d'autres ne la prennent qu'aprés plusieurs, quoy qu'ils ayent toujours à faire à la mesme Personne Verolée.

PAr une suite de raisonnement on doit conclurre, que si les personnes sont fort échaufées, les parties naturelles plus poreuses, & le ferment verolique plus actif, on peut au premier coït contracter du mal Venerien: cela peut encore arriver à un homme, lors qu'il connoit une femme qui a du mal Venerien, dans le temps qu'elle a, ou qu'elle est

eſt fort prés d'avoir ſes menſtruës ; car pour lors le ferment verolique ſe joignant au ferment menſtrual, qui eſt naturel à toutes les femmes qui ſont en eſtat d'avoir leurs mois, fait un effet d'autant plus prompt, qu'il en devient par-là plus malin ; & lors qu'il y a des diſpoſitions contraires, & même qu'on prend un grand ſoin de ſe nettoyer, laver & piſſer aprés l'acte Venerien, on peut le faire pluſieurs fois impunement avec une Perſonne Verolée : il ne faut pas pourtant ſe fier à cela, car il y a tant de diſpoſitions particulieres qui concourent enſemble, qu'il eſt impoſſible de les éviter, ny de les prevenir que par la continence qui eſt le ſeul preſervatif contre la Verole, comme nous dirons dans le Problême ſuivant.

PROBLEME VII.

S'il y a aucun preſervatif aſeuré contre la Verole.

Les libertins cherchent depuis long-temps un remede preſervatif contre la Verole, afin de continuer leurs débauches ſans danger de la prendre, & on voit même des Auteurs qui en donnent des deſcriptions, dont quelques-uns promettent merveilles & aſſeurent qu'avec cela on peut pratiquer autant qu'on veut les perſonnes verolées ſans contracter la Verole : en quoy ceux qui auront le bon ſens pourront facilement juger que ce ſont des menteurs qui pour s'acrediter aux dépens d'autruy met-

mettent tout en avant & prostituent ainsi leur conscience qui se trouve sans doute blessée en enseignant un remede qui favorise la débauche ; comme il n'y a pas de doute qu'un nombre infini de personnes libertines d'inclination, n'allassent au bordel, si elles estoient asseurées de ne pas prendre la Verole, de même qu'il y a une infinité de filles qui ne garderoient pas tant leur pucelage si elles estoient à couvert de la grossesse ; c'est pourquoy ceux qui enseigneroient de tels remedes, fairoient un mal qu'ils ne pourroient jamais reparer: mais outre cela c'est que tous ces preservatifs ne sont à proprement parler que des impostures, qui ont pourtant trouvé quelque credit parmi quelques simples qui se laissent persuader par de fort méchantes rai-

raisons qu'on peut raporter pour authoriser ce pretendu preservatif, dont la plus forte seroit celle-cy qui ne prouve tout au plus que la possibilité d'un tel remede. Il n'y a point de venin qui n'ait son antidote propre, ni de maladie sans son remede specifique, & toute la difficulté est de connoistre ces antidotes & ces remedes specifiques: d'ailleurs on a veu bien de gens qui s'estant munis de bons antidotes ont tellement resisté à ces poisons qu'ils n'en ont point esté atteints, on voit encore des gens qui ont des talismans naturels, & qui les portant, peuvent marcher parmi les pestiferez sans aucun danger d'estre touchez de la peste; nous avons veu du tems de la derniere peste dans ce païs le nommé Vinceguerre lequel

portoit une fiole pleine d'une compoſition qui ne nous eſt pas peut-eſtre inconnue, & avec cela il alloit parmi les peſtiferez ſans que ni luy, ni ceux qui l'accompagnoient priſſent jamais aucun mal, quoy qu'il s'y expoſat librement & à toute heure. Pourquoy, dira-t-on, ne pourroit-on pas trouver un preſervatif qui en fit autant à l'égard de la Verole? J'avouë que cela peut porter à croire que ce preſervatif eſt poſſible: mais ſi on conſidere que quoyque Dieu envoye ſouvent aux hommes la peſte pour les punir de leurs dereglemens, il ne veut pas pourtant les punir tous également, c'eſt pourquoy outre ſa grace qui eſt le principal & le ſouverain preſervatif, il ſe ſert bien ſouvent de quelques moyens naturels que les Philoſophes ap-
pel-

pellent contraires, ainſi la peſte ſans doute a ſon contraire qui la peut eſteindre comme l'eau le feu, & ainſi du reſte: D'ailleurs comme il n'eſt pas au pouvoir des hommes de ſe garder de pluſieurs cauſes externes que les Medecins appellent non naturelles, comme par exemple de l'air qui tranſporte ſouvent la cauſe de la peſte & de pluſieurs autres maladies epidemiques; il étoit bien raiſonnable que Dieu creât des contraires pour les pouvoir garantir tandis qu'il laiſſe faire aux cauſes naturelles leur cours ordinaire; mais à l'égard de la Verole, comme elle eſt ordinairement le partage du peché de fornication que Dieu a toûjours deteſté comme nous avons dit dans le premier chapitre, & qu'on peut éviter la verole par la continence qui

eſt le veritable preſervatif, il ſemble qu'il n'étoit nullement neceſſaire que Dieu creât un preſervatif ſpecifique pour cela : Et pour ceux qui étant innocens ont contracté la verole comme les enfans dans le ventre de leur mere, ou à la mamelle, les femmes vertueuſes qui l'ont receuë de leurs maris debauchés, & les bons maris trompez par leurs femmes libertines ; il ſuffit qu'il y ait dans la nature & chez les bons artiſtes des remedes biens ſûrs pour guerir cette maladie.

PROBLEME VIII.

Sçavoir ſi une femme qui a ſes ordinaires peut donner du mal venerien.

IL y a bien ſouvent un pretexte ſpecieux pour mettre à couvert les femmes qui ont donné la verole à leurs maris en leur faiſant entendre que le mal eſt provenu de ce qu'ils les ont connuës lors qu'elles avoient leurs ordinaires: on ne manque pas de raporter quelques contes de vieille, ou quelque hiſtoire tirée de Cardan, de Jean Baptiſte Porta, ou du livre d'Albert le Grand *de ſecretis mulirum*. On dit que la vapeur des menſtruës des femmes tache les miroirs, ſans qu'on

puisse par aucun artifice enlever la tache ; que les femmes font mourir les plantes dont elles approchent, les poussins qu'elles regardent & plusieurs autres rapsodies, qui ne sont bonnes que pour se divertir & amuser les esprits simples qui prenent toutes choses de la façon qu'on les leur donne, sans les examiner, s'en rapportant à la bonne foy de l'auteur qui les propose. Quelques autres pour parler plus serieusement ne manqueront pas de raporter sur le sujet des menstruës ce qu'on lit en plusieurs endroits de l'ancien Testament, & sur tout dans le quinziéme chapitre du Levitique : ce qui est à la verité impertinent, parce qu'on ne doit pas mêler ainsi mal à propos les choses saintes avec les profanes, & que l'Ecriture est une chose fort misterieuse dont

dont on doit laiſſer l'explication à ceux qui en font profeſſion & qui ſont d'un caractere plus relevé que celuy d'un ſimple Naturaliſte. Pour reſoudre donc noſtre probléme il faut avouër que les menſtruës des femmes ne coulent jamais que par la voye de la fermentation, & le ſang menſtrual entrainant peu à peu ce ferment qui s'étoit amaſſé dans l'eſpace d'un mois dans les petits tuyaux de la matrice, il ne peut eſtre que ce ſang n'ayt la force de fermenter quelques autres corps qui pourroient eſtre diſpoſez à cela: mais ſur tout le ſang menſtrual de quelques femmes qui ont les humeurs fort acres & corrompuës a bien plus de force que celui des autres femmes. C'eſt à cauſe de cette acrimonie qu'on a veu ſouvent des hom-

mes avoir des échaufemens, des puſtules & de fort-petits ulceres à la verge, aprés avoir connu quelque femme d'ailleurs fort ſaine, dans le temps de ſes menſtruës ; mais ces maux ne ſont jamais capables de degenerer en Verole ; car comme nous avons dit dans le cinquiéme chapitre, que la ſemence d'un ſeul homme & d'une femme ne pouvoit jamais degenerer en ferment verolique, parce que ce ſeroit contre les loix de la nature ; on peut auſſi dire qu'il ne ſeroit pas moins contre ces mêmes loix, ſi les menſtruës des femmes pouvoient donner la Verole tout ne ſeroit que Verole, & les femmes enceintes qui ont leurs mois la donneroient à l'enfant qu'elles ont dans leur ventre, les femmes l'auroient elles-mêmes, enfin il s'enſuivroit

vroit de là tant d'abſurditez que chacun peut remarquer, qu'il eſt inutile de s'arrêter plus long-tems à ce Problême.

PROBLEME IX.

Savoir ſi les Aſtres peuvent cauſer la Verole.

Il eſt aſſés plaiſant de voir quelques Auteurs attribuer aux Aſtres l'origine de la Verole. Quand quelques-uns diſent que la Verole eſt provenuë de la conjonction de Jupiter, de Mars & de Saturne; quelques autres de Jupiter, de Mars, du Soleil & de Mercure dans la maiſon de Libra; & d'autres de la conjonction de Mars & de Venus, ou de Jupiter & de Venus auſſi dans la maiſon

des Balances, il ſemble qu'ils ayent crû que les Aſtres alloient au bordel, qu'il ſe paſſe parmi eux quelques maquerelages : je ne ſçay pourquoy ils n'ont pas dit, qu'ils prenoient eux-mêmes la verole, & qu'enſuite ils la communiquoient aux hommes par leurs influences, puis que l'un eſt une ſuite de l'autre. Je ne ſay quels ſeront les plus ridicules ou les Auteurs de cette opinion, ou moy en m'aviſant de la refuter ; car enfin il ne faut qu'un peu de bon ſens pour comprendre que c'eſt une extravagance de croire que les Aſtres dans quelque diſpoſition qu'ils ſoient, puiſſent cauſer la verole : ceux qui feront de l'avis de Deſcartes & de pluſieurs autres Auteurs nouveaux demeureront bien-tôt d'accord de cela, parce que ſuivant eux,

ces influences ne sont que des illusions & des imaginations des Astrologues, qu'il n'y a que le Soleil dont la chaleur & la lumiere font tout ce que les autres Astres, qui n'ont rien d'eux-mêmes, & les corps sublunaires en peuvent recevoir. Or la chaleur & la lumiére ne sont pas capables de causer la verole. Les autres veritables Philosophes plus sçavans en cela que Descartes, qui outre la chaleur & la lumiere ont reconnu dans tous les Astres des influences capables de produire des mouvemens puissans sur tous les corps inferieurs, mêmes capables de changer le temperament des hommes, & par ce moyen exciter en eux diverses inclinations, laissant pourtant libre la volonté, sur laquelle ils n'ont aucun pouvoir direct ni absolu, comme

l'a tres bien expliqué le Docteur Angelique ; ces Philosophes, dis-je, n'ont jamais compris la verole dans le nombre des maladies astrales; mais sans aller plus loin, & resoudre serieusement nostre probleme; il faut dire que c'est bien mal à propos que pour expliquer un effet, on a recours à une cause occulte, lors qu'on le peut expliquer par une manifeste;recourir aux Astres pour expliquer la production de la verole, est recourir à une cause occulte, puisque quand on voudroit s'opiniâtrer à croire que les Astres sont capables de produire cet effet, on ne sçauroit jamais dire par quelle vertu ils le feroient, c'est pourquoy il faudroit dire que ce seroit par une qualité occulte, qui est dire qu'on ne le sçait pas, quoy que par vanité ou par sotise on
ne

ne veüille pas avoüer en propres termes ſon ignorance ; & cependant on peut expliquer clairement, comme nous avons fait dans le Chapitre cinquiéme, la cauſe de la Verole par le moyen des ſemences corrompuës dans les matrices des femmes publiques : D'ailleurs il eſt demonſtratif que la cauſe de la Verole eſt un veritable ferment ; que le veritable ferment doit eſtre de la nature de la choſe fermentée ; que toutes les parties du corps eſtant ſujettes au ferment verolique, il faut que ce ferment ait un raport avec elles ; qu'il n'y a rien dont le rapport ſoit plus grand avec toutes les parties du corps que la ſemence, puiſqu'elles en ſont faites, que la ſemence peut facilement degenerer en ferment verolique, lors que plu-

plusieurs hommes l'ont versée dans une même matrice, ce qui ne se peut rencontrer sans plusieurs circonstances qu'on ne peut jamais rapporter aux Astres, dans quelle disposition qu'on les suppose; joint à cela que si ces pretenduës conjonctions des Astres, pouvoient causer la Verole, ce qui n'est point vrai-semblable, on demeureroit des siecles sans la voir paroistre, parce qu'il faut un aussi long-temps, pour que les mêmes aspects se rencontrent, j'ajoûterai encore qu'on devroit esperer, que lors que ces Astres seroient dans une situation contraire, qui est l'opposition, tous les Verolés devroient guerir de la Verole, ce qui seroit un conte à dormir debout.

PROBLEME X.

Savoir ſi lors qu'on a la Verole, il ſurvient une fievre aiguë qui ſe termine par crize, on peut par le moyen de cette crize guerir auſſi la Verole.

SI l'on conſidere que pendant le cours d'une Fiévre aiguë, il ſe fait un mouvement & une fermentation extraordinaire dans la maſſe du ſang; que pour qu'une crize ſoit parfaitement ſalutaire, il faut que par le moyen de la chaleur naturelle, les matieres impures qui ſont dans la maſſe du ſang ayent eſté mitigées, digerées & ſeparées du bon ſang, & qu'enfin ces impuretés ſoient pouſſées hors du corps par

par un mouvement rapide; il eſt aiſé de comprendre que ſi la maſſe du ſang ſe trouve dans ce temps-là infectée du venin verolique, il faut neceſſairement qu'il ſuive le mouvement des autres impuretés, & que par conſequent la maſſe en ſoit délivrée; & cela repond à l'experience: mais ſi la cauſe de la Verole n'eſtoit plus dans la maſſe du ſang & que le ferment verolique ſe trouvât arreſté & fixé dans une ou pluſieurs parties du corps, comme dans quelques nodus, exoſtoſes, carie des os, & ſemblables, on voit bien que le ſeul mouvement & la fermentation qui ſe fait lors de la criſe, n'eſt pas capable d'en faire la diſſolution, & qu'au contraire la chaleur de la fievre en diſſipant les parties fluides, peut endurcir d'avantage les nodus, & enfoncer la

carie dans les os, en augmentant l'acrimonie du ferment qui les corrode.

PROBLEME XI.

Sçavoir si on peut definir la Verole, une corruption generale de la masse du sang, que l'on contracte ordinairement dans le congrés par une vapeur venimeuse.

CEux qui donnent cette définition, & qui la font passer pour exacte, n'ont pas bien observé les regles de la Logique, parce qu'il est clair que cette definition ne peut pas convenir à la Verole, que nous avons appellée particuliere, dans laquelle le ferment verolique est arresté dans la partie

partie qui l'a reçuë, & ne s'est pas encore glissé dans la masse du sang, qui par consequent ne peut pas en avoir esté corrompuë : mais s'ils ont manqué contre les regles d'une definition exacte, ils font connoistre qu'ils n'ont pas consulté l'experience, laquelle apprend tous les jours, qu'on tire du sang qui n'est pas du tout corrompu à des personnes qui ont la grosse Verole, & qu'on la peut avoir en plusieurs manieres sans cette corruption, soit parce que la masse du sang s'est delivrée du ferment par le dépôt qu'elle en a fait sur les membranes ou sur les os, soit parce que ce ferment a passé insensiblement dans ces parties sans s'arrester dans le sang, comme nous avons dit dans le chapitre quatriéme. Ce que je dis est si trivial & si connu par

les Praticiens, que ce seroit mal employer le temps d'impugner une definition qui se détruit d'elle-même.

PROBLEME XII.

Pourquoy un Chancre sur le Prepuce est plus dangereux à donner la Verole universelle, que celuy qui est au Gland.

QUoyque tout Chancre, en quelque endroit qu'il soit, puisse donner la grosse Verole : l'experience a confirmé que pour peu qu'on se neglige, ou qu'on ait été mal traité, quand on a un Chancre sur le Prepuce, on a incomparablement plûtost la Verole universelle, que lors que le Chancre se trouve au Gland ; il y en a qui ont dit que le Prepuce

puce eſtant la duplication de la membrane, le venin verolique ſe gliſſe facilement dans l'entre-deux, & que de-là le paſſage eſt libre, pour eſtre porté dans le corps, & cette raiſon n'eſt pas mauvaiſe, ſi on ajoûte que la membrane eſtant plus ſenſible que les chairs, à cauſe qu'elle eſt un nerf étendu, & qu'ainſi elle a plus d'eſprits, ces eſprits ſervent à volatiliſer le ferment verolique & à le faire penetrer, & que cette penetration & ſubtiliſation ſont augmentées par la douleur & les irritations continuelles que cauſe l'acrimonie du ferment verolique, d'où il s'enſuit une certaine contraction qui eſt naturelle à toutes les parties ſenſibles qui ſe reſſerrent à la preſence de tout ce qui les pique, & ſi on y prend garde cette contraction ſe faiſant vers ſon principe qui eſt le nerf, ce qu'il

qu'il y a de plus liquide contenu dans la partie qui ſe reſſerre, eſt comme exprimé & pouſſé vers l'interieur, ce qui fait l'explication de ce Problême: au lieu que tout cela ne ſe trouvant pas dans le gland qui eſt une partie charnuë, plus mole & plus humide, les eſprits n'y abondent pas tant, la douleur eſt moindre, l'humidité tient le ferment plus mouſſe, & la ſuppuration du Chancre, qui s'y fait bien plutoſt à cauſe du ſang qui eſt dans cette partie, entraîne toûjours au dehors quelque portion du ferment qui eſt au Chancre, d'où vient qu'il ne donne pas ſi-toſt la Verole.

PROBLEME XIII

Savoir si les Anciens ont connu la Verole.

IL est tres-vray-semblable que la Verole est aussi ancienne que nous l'avons faite dans le Chapitre premier, c'est-à-dire, qu'elle a commencé avant Noé, parce qu'il est seur que dés ce temps-là il y eut des femmes publiques; & comme il y en a eu depuis en tous les temps, il est constant qu'il y a aussi toûjours eu de la Verole: C'est pourtant une chose qu'on ne peut absolument prouver que par raison, car nous n'avons pas d'autorités évidentes pour cela; puisque ces authorités se devroient prendre, ou de

de la Sainte Ecriture, ou de quelques Auteurs de Medecine, qui donnaſſent une relation fidelle de cette maladie, je dis Auteurs de Medecine, car tous les autres doivent eſtre cenſez incompetans ſur ces matieres, dans leſquelles ils ne voyent goute, & ſi quelcun s'en eſtoit mélé, il ne pourroit avoir écrit que ſur un oüy-dire, & ſur quelque bruit populaire, qui eſt ordinairement faux, & toûjours ſujet à caution.

Pour l'Ecriture, je ne crois pas qu'il y ait un ſeul endroit qui parle plus clairement que celuy de l'Eccleſiaſtique, que j'ay cité dans le premier Chapitre, qui dit, que ceux qui commettent le peché de fornication auront en partage la pourriture & la vermine, qu'on ne peut guere bien interpre-

ter

ter que les morpions & la verole; neantmoins comme le passage n'est pas formel, il est besoin d'inductions pour en faire une preuve, comme nous avons fait dans ledit Chapitre: car pour ce qu'on lit en plusieurs endroits du Vieux-Testament, sur tout dans le Levitique & les Nombres, où l'on voit qu'on separoit des autres hommes, ceux qui perdoient la semence, cela ne prouve rien qui approche de la Verole, car on voit par tous les mesmes endroits, qu'on en faisoit autant à l'égard des lepreux, & des femmes qui avoient leurs menstruës ou autre perte de sang, à tous lesquels, aussi bien qu'aux Eunuques & aux Bâtards, quoy qu'à ceux-cy c'êstoit pour des raisons differentes, on deffendoit l'entrée du Temple & mesme à ceux qui

avoient touché ces mêmes femmes, & lepreux, ou leurs habits, tous lesquels estoient déclarés immondes pour quelque temps, & ne pouvoient approcher du Sanctuaire du Seigneur qu'ils n'eussent esté purifiés suivant la Loy, laquelle s'étendoit mesme jusqu'à bannir du camp, non-seulement ceux qui estoient malades d'une perte involontaire de semence, les lepreux & les femmes qui avoient leurs mois, mais encore ceux qui pendant la nuit s'étoient pollués en songe, comme on lit dans le vingt-troisiéme Chapitre du Deuteronome, parce que disoit la Loy: *Castra Domini sunt Sancta, & Dominus in medio castrorum.* C'est pourquoy on ne peut de là former aucun raisonnement pour prouver l'antiquité de la Verole,

d'autant mieux que la perte involontaire de la semence se peut rencontrer en bien des manieres sans aucun mal Venerien, comme tout le monde sçait.

Outre les endroits que nous avons cités il est encore écrit au commencement du vingt-quatriéme Chapitre du Deuteronome, qu'il estoit permis à un mari qui venoit d'épouser une femme corrompuë ou tachée, de la repudier, mais le terme dont se sert l'Ecriture qui est celuy-cy, *Propter aliquam fœditatem*, est trop general pour en pouvoir tirer aucune induction en faveur de la Verole, car *Fœditas* veut dire Vilenie, Ordure, Puanteur, Corruption, Deformité, Laideur, Tache, Pollution, Turpitude, & semblables; si bien que je ne voy pas que ce mot, *Propter foeditatem*, veüille plûtost dire,

dire, qu'on la pouvoit repudier à cause de la Verole, qu'à cause de la Ladrerie, ou qu'elle fut punaise, deflorée, & ainsi du reste.

On ne peut donc tirer de l'Ecriture aucune preuve évidente, à moins de faire comme un Docteur en Medecine, lequel pour prouver l'antiquité de la Verole, a supposé que dans le vingt neufviéme Chapitre du Deuteronome, il estoit parlé d'une maladie, dont les symptomes estoient semblables à ceux de la Verole, & pour le prouver plus solidement il a cité le vingt-cinq & vint-septiéme verset de ce mesme Chapitre vingt-neufviéme. Cependant on peut voir que là-dedans il n'est non-plus parlé de la Verole, que de l'Amphitheatre de Toulouse, & que mesme dans tout le Livre du Deuteronome,

il n'y a rien qui approche de cela. Le Lecteur jugera du reste.

S'il y avoit donc quelque autorité formelle, il faudroit la prendre de quelque Auteur Medecin qui fut fort ancien, & pour cela j'ay veu qu'on citoit Hippocrate, Galien, Salicette, Gordon, qu'on prétend avoir connu la Verole, ce qui est pourtant faux des premiers, & ceux qui le disent ne sont pas de bonne foy, ou ils n'ont pas leu ces Auteurs.

Il est vray que ces Auteurs ont parlé çà & là de plusieurs accidens qui sont communs à la Verole; mais aussi tous ces mêmes accidens se trouvent sans Verole, comme la perte de la semence, la chûte des cheveux, les ulceres de la bouche & des parties honteuses, les gales, les pustules, les condylomes, les

les verruës, les tubercules & autres. On voit qu'Hippocrate & Galien ont parlé de ces accidens, tantost de l'un, tantost de l'autre, mais on ne trouvera pas qu'ils ayent attribué ces accidens à la maladie Venerienne, qu'ils ayent jamais parlé d'aucun venin verolique, n'y qu'ils ayent connu que ces accidens pouvoient provenir de ce venin, ensuite du commerce impur des hommes avec les femmes publiques, ou de quelque autre atouchement; c'est pourquoy on peut dire qu'ils n'ont pas connu la Verole.

Il y en a qui ont creu qu'Hippocrate avoit décrit cette maladie avec tous ses symptomes dans le troisiéme livre des Epidemies, section troisieme, de l'impression de Marinel, où on voit tous les symptomes de la Verole, comme pustu-

les par tout le corps, tubercules, abcés & pourriture des os, douleurs, chûte des cheveux, & du poil de la barbe, ulceres à la teſte, à la bouche & aux parties honteuſes, & ainſi du reſte. Tout cela dit-on, ſignifie la Verole: Et Valleſius, ce fameux commentateur d'Hippocrate au commencement du quatriéme commentaire qu'il a fait ſur les Epidemies, a eu raiſon de dire ſur ce même ſujet, qu'à la lecture de ces accidens, il n'eſt point de Medecin qui n'aſſeurât ſans difficulté que c'eſt la Verole; voicy les paroles de Valleſius. *Cui autem nunc Medicorum narretur, alicui facta eſſe in capite ulcera ſordida, & glabriciem capitis, & menti ſine febre, & cum exulceratione pudendorum & faucium, ac poſtremò nudata excidiſſe oſſa, qui non affirmaret eſſe, citra*

citra dubium, Gallicum morbum; fuerunt verò in illa tempeſtate plurimi tales. Ob quos & multos alios affectus qui in hoc opere & aliis, ab Hypocrate narrantur, adducor ut cenſeam, nihil in illo morbo eſſe novum, quodque priora ſecula non viderint.

Je demeure d'accord avec Valleſius, qu'au rapport des accidens qu'il a marqués, il n'eſt point de Medecin qui ne jugât que c'eſt la Verole, s'il n'y avoit que cela; je croy encore tout comme luy que dans les ſiecles paſſés il y avoit des Verolés auſſi bien qu'à preſent: mais je dis que la maladie qu'Hippocrate rapporte, n'eſtoit pas la Verole, que c'eſtoit une maladie Peſtilentielle ſuivant le ſentiment de Galien & d'Hypocrate même, & pour en eſtre convaincu, il ne faut que lire l'hiſtoire d'Hippocra-

te & par les autres accidens qui accompagnent ceux que nous avons raportés, on jugera sans contredit que c'estoit une maladie pestilentielle épidemique en ce temps-là : on verra même qu'Hippocrate n'eut jamais la pensée que ce fut la Verole ; & je dis encore qu'il ne l'a pas connuë, du moins les écrits que nous en avons n'en portent pas témoignage. Il se pourroit bien faire que parmi les malades qu'il voyoit en ce temps-là, il y en avoit quelques-uns qui avoient la Verole, & qu'il ne le connoissoit pas, ou qu'ils avoient la Peste & la Verole tout-ensemble, ce qui pourroit l'avoir trompé : car enfin quoy qu'Hippocrate ait esté un des plus grands Medecins du monde, & qui nous a donné plus de lumieres à proportion, que tous ceux qui sont venus aprés

luy,

luy, il étoit homme & partant ſujet à l'erreur, il vivoit dans un temps que la Medecine ſpeculative eſtoit naiſſante, ou pour mieux dire, il en eſtoit le Pere : d'où vient qu'il ne peut pas l'avoir engendrée parfaite.

On dit que Salicetus qui a écrit en 1270. a donné quelques marques qu'il connoiſſoit la Verole & cela eſt vray, non pas dans les endroits qu'on cite, ni même dans ſon diſcours, mais il y a dans ſa Chirurgie un Chapitre qui porte pour titre. *Caput* 48. *de puſtulis albis & ſciſſuris & corruptionibus quæ fiunt in virga & circa præputium, propter coïtum cum Meretrice vel aliâ cauſâ.* J'en ay encore trouvé dans Gordon, lequel a publié ſon livre en 1305. aprés avoir plûtôt dicté pendant vingt ans dans le College de Medecine à Montpellier.

Parmi quelques endroits, le plus clair eſt peut eſtre celuy où il dit dans le Chapitre 5. *de paßionibus virgæ*. Que parmi les cauſes externes des affections de la verge, il y faut compter celle qui vient d'avoir eu affaire avec une femme, dont la matrice eſt immonde, virulente, pleine de ſanie &c. & dans le même chapitre il décrit un remede pour guerir le Chancre de la verge. En voilà bien aſſez pour faire voir que la Verole eſt fort ancienne, & par là on doit regarder comme fauſſes certaines hiſtoires que l'on fait ſur l'introduction & l'origine de cette maladie, comme ceux qui ont dit qu'elle n'a paru en Europe que depuis deux cens ans ou environ, & qu'elle a eſté portée en France par les ſoldats qui revenoient de la guerre de Naples, entre Char-

Charles VIII. & Alphonſe Roi de Naples, en l'année 1493. ou 94. puiſqu'on voit que Salicete & Gordon, dont le premier a eſté prés de 300. ans auparavant, ont reconnu cette maladie, & que toute la raiſon veut qu'il y ait eu de la Verole depuis qu'il y eut des femmes publiques, quoy que les premiers Medecins ne l'ayent pas bien connuë. Peut-eſtre qu'elle a eſté confonduë avec la Lepre dont nous allons parler dans le Problême ſuivant.

PROBLEME XIV.

Savoir ſi la Verole eſt la Lepre des Anciens.

LA queſtion ne doit pas eſtre entenduë de cette Lepre dont Dieu a puni anciennement les pecheurs, & dont on voit dans l'Ecriture ſainte qu'il y avoit de trois ſortes à proportion de la grandeur des pechez ; ſi le peché eſtoit leger, la Lepre eſtoit ſeulement attachée aux parois de la maiſon, s'il eſtoit plus grave, elle eſtoit attachée aux habits, & s'il eſtoit fort grand, le corps des pecheurs en eſtoit infecté plus ou moins ſuivant qu'ils le meritoient ou qu'il plaiſoit à Dieu de les affliger : & ces ſortes de Le-

pres eſtoient gueries ſeulement par les Preſtres à qui Dieu en avoit donné le pouvoir, d'une façon ſpirituelle, miraculeuſe auſſi bien que myſterieuſe, tous les remedes corporels y eſtant abſolument inutiles.

Mais on la peut entendre de cette Lepre qui a eſté connuë des anciens Medecins & que nous avons raiſon de croire eſtre une maladie comme les autres, produite par le concours des cauſes naturelles; puiſqu'on la gueriſſoit par des medicamens, lors qu'elle n'eſtoit pas dans le dernier degré. Mais pour entendre qu'elle eſtoit cette Lepre, il faut remarquer que quoy qu'elle fût la même, on l'a pourtant diviſée en tant d'eſpeces & on luy a donné des noms ſi differens; que les Auteurs ſont là deſſus

dans une grande confusion. Les uns appellent Lepre ce qui n'est qu'une Dartre ou de la grosse Gale. Les Grecs ont appellé Lepre ce que les Arabes ont appellé *Albarras*, ou *Barras nigra*, & les Latins *Scabies Fœda*; & au contraire les Arabes ont appellé Lepre ce que les Grecs ont nommé *Elephantiasis*. Et les uns & les autres en font des divisions & ont inventé des noms particuliers, qu'il est inutile de raporter, & que ceux qui voudront estudier la theorie de la Lepre doivent premierement bien distinguer, s'ils y veulent comprendre quelque chose.

Cependant pour dire en peu de mots ce qui est necessaire pour la resolution de ce Problême, on distingue la Lepre en celle des Grecs & celle des Arabes. Celle des Grecs à proprement

ment parler n'eſt qu'une affection de la peau, de même que la groſſe gale & autres qui ont du rapport avec elle : cela demeure juſtifié par un paſſage autentique du venerable Hippocrate le plus ancien des Auteurs Grecs que nous ayons en recommandation : c'eſt au livre *de affectionibus* qu'il parle ainſi. *Lepra & pruritus & ſcabies & impetigines & vitiligo & alopecia à pituitâ fiunt, ſunt autem talia turpitudo magis quam morbi.* La lepre, dit-il, le prurit, la gale, la dartre, la morphe & la pelade ſont cauſées par la pituite, & ces affections ſont plûtôt des laideurs & des difformitez honteuſes que des maladies.

Sans entrer dans la verité de ce paſſage, ni du reſte que les Grecs & les Arabes ont écrit : je dis ſeulement que cela prouve, que la lepre des Grecs qui eſt

eſt le dernier degré de la gale, quoy qu'Hippocrate l'ayt nommée la premiere, n'eſt qu'une affection de la peau; car on peut obſerver ſur ce ſujet que la peau eſt renduë laide & difforme en trois manieres, ou par les taches blanches ou noires fort imprimées, & c'eſt la morphe blanche ou noire, ou par quelques petites âpretés qui font le prurit, leſquelles étant plus grandes & ſeches ſe ſeparent de la peau quand on la grate, en forme de ſon, qu'on appelle à cauſe de cela, *furfures*. Ou elles ſe reduiſent en gales ou en dartres, & enfin en écailles, comme celles des poiſſons, & c'eſt ſur cette marque que les Grecs ont appellé cela Lepre. Mais lors que la matiere de cette Lepre eſt devenuë plus acre par le melange de l'atrabile, la peau en eſt corrodée, & non ſeu-
le-

lement la peau, mais encore les chairs, les membranes & les os, ou pour mieux dire tout le corps, qui se trouve chargé de gros ulceres malins & affreux, & suivant la proportion de ce melange de pituite, & d'atrabile il paroit un tres-grand nombre de symptomes terribles, comme la chûte des cheveux, du poil des sourcils, des paupieres & de la barbe, les yeux affreux, un visage horrible, la bouche ulcerée, le nez pourri & carié, tout le corps rempli de pustules, de tubercules, de nodus, de graines, comme on voit encore aux pourceaux ladres, la perte du sentiment, & plusieurs autres accidens qu'il est inutile de raporter, parmi lesquels on a regardé les ulceres comme des chancres; si bien que les Arabes ont appellé cette espece de Lepre un Cancer univer-
sel,

ſel, & les Grecs ont appellé cette lepre *Elephantiaſis.* C'eſt celle-cy particulierement qui a beaucoup d'accidens communs à la verole, quoy que la lepre des Grecs en ait auſſi quelques-uns comme on peut juger par le raport que nous en avons fait: & il y a toutes les apparences du monde qu'on s'y eſt trompé ſouvent, & qu'on a pris la verole pour la lepre, d'autant mieux que la lepre ſe communique par le congrés, auſſi bien que la verole, quoy que d'une maniere un peu differente: & comme anciennement il y avoit beaucoup de lepreux, comme il y a preſentement beaucoup de Verolés, je croi qu'il eſtoit facile de s'y tromper, & ce qui confirmoit l'erreur, c'eſt que les Anciens ne connoiſſant pas le remede de la verole, leurs malades periſ-

ſoient à peu prés comme ceux qui avoient la lepre ; ce qui confirme cette opinion, c'eſt que l'on voit que les anciens Medecins ont décrit ſeparement les accidens qui ſont communs à la verole, ſans pourtant les raporter au venin verolique, comme nous avons dit dans le Problême precedent, ce qui fait à la verité croire qu'il y avoit auſſi bien pour lors des Verolés qu'à preſent, mais que ſans doutte on confondoit avec les lepreux.

PROBLEME XII.

En combien de manieres on peut contracter la Verole, & si on peut la prendre à quelque distance considerable.

Nous avons dit dans le Chapitre quatriéme qu'on contracte la verole en plusieurs manieres, comme dans le ventre de la mere, par le congrés, ou seulement par les approches des parties honteuses verolées, par des baisers, en tetant ou donnant à teter, en couchant avec des verolez, ou dans des linceuls où ils ayent sué ou laissé quelque ordure, en beuvant aprés des Verolés qui ont laissé quelque bave au bord du verre lequel n'a pas esté bien rinsé depuis, & ge-

ne-

neralement par toute ſorte d'atouchement immediat de quelque partie verolée, de laquelle il ſort quelque matiere virulente, ou par l'atouchement de quelque autre corps qui aura receu le méme venin, auquel il reſte encore quelque mouvement pour ſe pouvoir communiquer, ce qui eſt à remarquer; car ſi le verre qui a receu de la bave d'un verolé, ou les linceuls qui ont eſté infectez de ſa ſueur, du pus ou ſanie de quelque ulcere, avoient reſté long-temps expoſez à l'air, ou bien le virus qui eſtoit dans ces matieres, ſe ſeroit exhalé, ou bien la matiere qui le contenoit, tellement deſſechée, qu'il n'y a plus d'aparence qu'on en prit la verole par leur atouchement. Je croy qu'à tout cela il n'y à pas de dificulté.

Ce qu'il y a de douteux

eſt de ſçavoir, ſi d'un corps verolé il ſort par la tranſpiration ou par l'expiration des corpuſcules qu'on appelle maiſmes veroliques, & ſi ces corpuſcules étant portez dans l'air, peuvent à quelque diſtance conſiderable communiquer la verole à ceux qui reſpirent cet air. Mais comme cette propoſition embraſſe pluſieurs difficultez, il faut premierement les bien diſtinguer pour les reſoudre.

Premierement il eſt hors de doute que toutes ſortes de corps tranſpirent, & par conſequent celuy des Verolés, mais il ne s'enſuit pas de là que par cette tranſpiration il ſorte toûjours des corpuſcules veroliques, parce que la cauſe de la verole n'eſt pas toûjours dans les humeurs, comme nous avons dit déja fort ſouvent, & ce ſont les humeurs qui fourniſſent la matiere de la tranſ-

transpiration aussi bien que celle des sueurs: Et quand même les humeurs seroient infectées du ferment verolique, ce ferment pourroit être si fixe, si lié & si fort embarrassé parmi d'autres humeurs visqueuses que la vapeur qui sortiroit par l'habitude du corps ne l'emporteroit pas au dehors.

Il est vrai que les vapeurs qui derivent de la masse du sang, pourroient en passant emporter quelques particules du ferment verolique, qui se seroit arrêté dans quelque partie solide; mais cela est si foible que je ne croi pas qu'on prenne jamais la verole par là, & si cela étoit qu'on la peut prendre si facilement, il ne faudroit que passer simplement la main sur un nodus, ou une glande d'un verolé pour prendre la verole, ce qui est contraire à l'experience:

rience: la ſimple tranſpiration ne la communique pas même, quoy que le ſang ſoit fort corrompu, à moins que la peau ne ſoit ouverte par de vilaines gales ou ulceres dont on a receu le pus ou la ſanie. J'ai veu des perſonnes couvertes de gales veroliques, la bouche & les parties honteuſes pleines de chancres, coucher avec d'autres non verolées pendant un mois ou deux, ſans aucune communication de mal, ce qui prouve que la verole ne ſe communique pas facilement par la tranſpiration, quoy qu'on ſoit dans un même lit. Il ne faut pas pourtant ſe fier à cela, car puis qu'on prend la gale en pratiquant un galeux, ou en ſe frotant au même linge on pourroit bien prendre la verole, & quoy qu'il y ait des gens qui ſont un tres-long-temps parmi

mi les galeux ſans prendre la gale, & qu'il ſe puiſſe auſſi qu'on ſeroit parmi les verolés ſans prendre la verole, il ne faut pas s'y trop froter: car au contraire il y a des gens qui prenent la gale en frotant ſeulement la main des galeux, ce qui provient de la grande diſpoſition qu'ils ont deja à être galeux, comme parce qu'ils ont le ſang gâté, ou qu'ils abondent en humeurs ſalées & acides: ce qui prouve pourtant qu'il n'en arrive guere de même de la verole, eſt l'exemple des Chirurgiens qui frotent tous les verolés, qui leur penſent les bubons ou autres abcés ſans s'infećtter.

Quant à l'expiration il en faut dire preſque le même. Si le ſang qui eſt dans le poumon n'eſt pas fermenté du virus, ou que ce ſang ſoit fort viſqueux,

ſi la bouche ou les endroits par où paſſe l'air que la perſonne verolée reſpire, ne ſont pas gâtés de chancres malins & puans, l'air qui eſt entré par l'inſpiration ſortira par l'expiration ſans emporter de corpuſcules verolîques : & quand même tout ce que nous venons de dire ſe rencontreroit, il ne faut pas croire que ces corpuſcules véroliques ſoient portés guere loin & qu'ils ayent une grande force pour communiquer la verole ; car ſi cela étoit tout le monde ſeroit verolé. Un homme qui auroit la verole en entrant dans une chambre ou dans une place publique, la donneroit à tous ceux qui ſont preſens ; on voit bien que l'experience eſt contraire à cela ; & la raiſon eſt, qu'il n'en eſt pas du ferment verolique, comme de celuy de la peſte, parce que celuy-cy eſt plus

plus volatil, plus actif & d'une nature ignée, & par conſequent leger & propre à étre porté par l'air, au lieu que le ferment verolique étant acide, quoy qu'il puiſſe étre fort volatiliſé par le melange des eſprits & de la bile, il eſt neanmoins preſque toûjours embaraſſé parmi le flegme qui eſt peſant & viſqueux, & ne peut jamais ſans changer de nature, étre rendu ſi leger, qu'il puiſſe étre porté dans à l'air une diſtance tant ſoit peu éloignée, & quand il le ſeroit, il perdroit d'abord toute ſa force par la froideur de l'air ou par le melange des autres parties qui le compoſent.

PROBLEME XVI.

Quel est le veritable sujet du ferment verolique, & si c'est plûtôt la Limphe que le Flegme, ou les autres humeurs.

C'est une question des plus celebres du temps sur ce sujet; plusieurs Auteurs d'un merite connu sont de ce sentiment, que le ferment verolique s'attache plûtôt à la Limphe qu'aux autres humeurs, que c'est elle qui le reçoit la premiere, & qui le porte dans le sang. On prétend que comme deux corps homogenes s'unissent facilement ensemble, & que cette union se fait à cause de la disposition de leurs pores, laquelle étant semblable fait que
la

la matiere étherée qui cherche toûjours à ſe faire paſſage, trouvant les pores de deux corps ſemblables, paſſe par tous les deux ſans obſtacle ce qui fait l'union de ces deux corps; le ferment verolique étant acide, doit s'attacher par la méme raiſon à la limphe plûtôt qu'aux autres humeurs, parce qu'elle eſt acide & que par conſequent elle a les pores rangés de la méme façon pour pouvoir donner paſſage à la matiere étherée; enfin on veut que cette limphe étant devenuë plus acide par l'union du ferment verolique, produiſe ſur le ſang à peu prés les mêmes alterations que le ſuc de limons ou le vinaigre fait ſur le lait boüillant & que de là dépendent toutes les ſuites & les accidens de la verole, comme les douleurs les puſtules, les tubercules, les no-

nodus, les tophus ou exostoses, les ulceres & le reste. On confirme cette opinion sur ce qu'on a remarqué que le venin verolique a un grand pouvoir sur les glandes qui sont toûjours affectées dans cette maladie, & les glandes étant le principal siege de la limphe, on croit avoir raison de dire, que c'est aussi la limphe, qui reçoit le venin verolique, & que c'est par elle que les autres parties s'en ressentent, on ajoûte que ceux qui ont le flux de bouche rendent une matiere claire qui ressemble fort à la limphe.

Quoy que cette opinion ait quelque chose de vrai-semblable, & qu'elle commence déja d'estre receuë parmi plusieurs Sçavans qui n'ont pas encore voulu prendre la peine de l'examiner à fond, je croi pourtant qu'elle est fausse dans son prin-

cipe & qu'elle est toûjours mal-entenduë.

Je pense que la prevention où estoient les premiers qui l'ont proposée, à l'égard de la limphe & des glandes pourroit bien avoir contribué à faire accorder à la limphe plus qu'il ne luy est dû : du moins suis-je bien persuadé qu'il y en a d'autres qui ont donné là dedans d'autant plus aveuglement que se trouvant encore plus entetez des vaisseaux limphatiques, que ceux qui les ont trouvez, il leur semble déja que tout le corps n'est qu'un tissu de vaisseaux limphatiques, & que toutes les humeurs sont des especes de limphe. Le sang au premier jour ne passera chez eux que pour une limphe rouge, le chile sera une limphe blanche, mais opaque, la bile une limphe jaune & ainsi du reste; tant il est vray,

que quand on ſe previent pour quelque choſe, on croit que cette choſe eſt tout ce qu'on voit & que l'on touche. *Jupiter eſt quodcumque vident, quodcumque movetur.*

Il eſt vray que la limphe eſt ſouvent intereſſée dans la verole auſſi bien que les autres humeurs, mais qu'elle le ſoit la premiere & que ce ſoit elle ſeule qui réçoit le ferment verolique, il eſt aiſé de prouver le contraire par leurs propres raiſons, & de faire voir qu'on a manqué dans les principes; car on a dit que la limphe dans l'eſtat naturel eſtoit d'un acide fort agreable; parce que les eſprits acides qui entrent dans ſa compoſition la rendent telle, & que par conſequent elle eſtoit fort homogene avec le ferment verolique qui eſt auſſi acide.

Sans doute qu'ils ont gouté la lim-

limphe de quelque pendu, qui avoit eſté renduë acide par le déplaiſir & la peine de la mort; car on ſçait bien qu'il n'y a rien qui augmente tant les acides que la triſteſſe: mais ceux qui ont fait la découverte de la limphe & qui l'ont bien obſervée, nous ont aſſeuré qu'elle étoit inſipide & par conſequent l'acide n'y predomine pas: & ceux qui ſçavent les bonnes qualitez des eſprits animaux ne diront jamais que dans l'eſtat naturel ils doivent eſtre acides: au contraire il n'eſt rien qui tempere tant les acides que les eſprits: on adoucit l'eſprit de nitre qui eſt fort acide par l'eſprit de vin, cela eſt fort trivial; ſi bien que ſi dans la compoſition de la limphe il entre le reſidu des eſprits animaux comme l'on veut, bien loin de la rendre acide, je ſoûtiens que quand elle le feroit

auparavant, comme il y a apparence qu'elle n'eſt pas ſans quelque peu d'acide, ſuppoſé que les arteres en ſoient la ſource, cela corrigeroit entiérement cette acidité ; C'eſt-pourquoy il eſt aiſé de juger que ce que l'on avance eſt une erreur dans ſon principe; & cette erreur eſt d'autant plus grande, qu'il eſt hors de doute, qu'il y a dans la maſſe du ſang des humeurs qui ſont bien plus acides, comme la feroſité, la melancolie ou le ſuc pancreatique & ſur tout le flegme, & par conſequent le ferment verolique aura plus de raport avec quelcune de ces liqueurs qu'avec la limphe; de ſorte que ſuivant leur propre raiſonnement il devra ſe joindre plûtôt avec celle; d'autant plus que cette jonction peut eſtre favoriſée par le mouvement de fermentation

tion qui ſe fait dans le ſang par le moyen d'un acide, au lieu que la limphe ne fermente pas, qu'elle eſt même plus liquide & qu'elle circule plus vîte que le ſang, ce qui la rend moins propre à la coagulation, laquelle on obſerve eſtre un effet ordinaire du ferment verolique comme nous avons dit ſouvent dans pluſieurs Chapitres.

Et que dira-t-on de ceux qui prennent la verole par les chancres de la bouche; pour lors c'eſt la ſalive qui en eſt la premiere affectée; c'eſt elle qui reçoit le ferment verolique & qui le communique au ſang; ſi l'on dit que la ſalive eſt une eſpece de limphe, je dis auſſi que la limphe eſt une eſpece de ſalive, & ainſi ce ſera confondre les mots.

Je ſai bien qu'entre la veritable limphe, le ſuc pancreatique, la ſalive, la pituite, & la ſeroſité

du ſang, il y a un grand raport, & que ces liqueurs ne different pas tant en ſubſtance qu'en conſiſtance, & par les vaiſſeaux qui les contiennent; mais pourtant chacune a ſon uſage, & il faut les apeller comme on doit les entendre, on doit donc apeller limphe, cette liqueur claire & tranſparente, qui eſt dans les vaiſſeaux limphatiques, ſuc pancreatique celle qui eſt dans le pancreas, ſalive celle qui eſt dans les vaiſſeaux ſalivaires, pituite cette liqueur qui reſulte de la ſalive & de la partie la plus viſqueuſe des alimens, laquelle aprés la digeſtion paſſe dans toute la maſſe du ſang, comme nous avons dit ailleurs, ſurtout dans le Chapitre neuviéme.

C'eſt celle-cy qui a plus de raport avec le ferment verolique que tout autre humeur, parce qu'on peut dire qu'elle contient

plus

plus d'acide que toute autre, & qu'elle eſt par tout le corps : elle a plus d'acide parce qu'elle contient l'acide de la ſalive qui en'eſt la premiere matiere, elle contient l'acide des alimens auxquels cette ſalive ſe joint dans les digeſtions, elle contient l'acide du ferment de l'eſtomac par où elle paſſe, elle contient l'acide du ſuc pancreatique auquel elle ſe mêle dans l'inteſtin duodenum : Enfin quoy qu'elle ſoit en plus grande quantité en quelques endroits du corps, elle eſt neanmoins generalement par tout, parce qu'elle accompagne le ſang, auquel elle ſe mêle continuellement par le triumvirat de Sylvius.

C'eſt pourquoy on a plus de raiſon de dire que le ferment verolique ſe joint plutoſt au flegme qu'à toute autre humeur : il y a même des occaſions ou

ceux

ceux qui sont d'un party contraire, ne pourroient pas dire autrement, puisqu'ils admettent que le ferment verolique peut estre communiqué par la respiration, car il est seur que dans cette occasion, le ferment qui seroit porté dans l'air, iroit tout droit au sang, pour s'attacher à ce qu'il y a de plus acide.

Et la matiere que l'on voit rendre aux Verolés par le flux de bouche, merite bien qu'on l'apelle pituite plutost que limphe, parce qu'effectivement elle en a toutes les qualités, sur tout la viscosité qui luy est essentielle, & qui depend fort de l'acide qu'elle contient; il y a même apparence que cette qualité, qui n'est pas une qualité occulte, sert de glu pour arrester le ferment verolique.

Je ne veux pas pourtant faire

re le ſcrupuleux ſur des mots: qu'on l'appelle comme on voudra, pourveu que l'on s'explique. J'ay dit qu'il y avoit tant de raport entre la limphe, la ſalive, le ſuc pancreatique, la ſeroſité & la pituite, que leur conſiſtance ou les vaiſſeaux qui les contiennent en font la plus grande difference.

Toutes ces humeurs degenerent facilement en pituite lors qu'elles deviennent viſqueuſes, on peut dire que la veritable limphe n'eſt jamais capable de faire des obſtructions ni de s'épaiſſir dans les glandes ou ailleurs, que lors qu'elle devient pituiteuſe, & quoy que les glandes ſoient les veritables filtres de la limphe, on voit bien qu'elles recevoient des arteres, des veines, & des nerfs, auſſi bien que des vaiſſeaux limphatiques, ſi bien que

que par tout où il y a de la limphe, il y a auſſi du flegme, & à la rigueur on pourroit dire au contraire qu'il n'y a pas de limphe par tout où il y a de la pituite.

Je n'ay rien dit du ſuc nerveux, parce qu'on ne peut entendre raiſonnablement par ce ſuc que le vehicule des eſprits animaux qu'on compare à celuy de l'eſprit de vin, & qu'on croit ſe joindre à la limphe, c'eſt pourquoy il n'eſtoit pas beſoin d'en rien dire, puiſqu'à proprement parler ce ne ſeroient que les eſprits moins ſubtils & plus aqueux, & ſi l'on entend quelque autre choſe, on nie fortement qu'il y ait aucun ſuc nerveux.

PROBLEME XVII.

Pourquoy un homme qui eſt bleſſé dans le temps qu'il a la Verole, ne guerit jamais bien de ſes bleſſures, ou du moins avec beaucoup de difficulté.

CEux qui ont le ſang gâté, qui abondent en mauvaiſes humeurs & qui ont beaucoup d'acres dans le corps, ont de tres-grandes difficultés à guerir de leurs bleſſures, parce qu'il ſe jette ſur les parties bleſſées une grande quantité d'humeurs acres, que l'humidité & l'acrimonie ſont des obſtacles évidens à la gueriſon, & qu'il faut neceſſairement ôter, ſi on veut conſolider une playe & un ulcere, & pour cela les ſei-

gnées,

gnées, les alterans qui corrigent les acres, les legeres purgations, les baumes, les onguens & les emplaſtres, peuvent à la fin y donner ordre; à moins que le corps ne ſoit ſi cacochime & les humeurs ſi acres, que la gangrene ſurvienne, laquelle ne peut eſtre corrigée, quand elle eſt confirmée, que par l'amputation de la partie gangrenée, mais lors que la Verole ſe trouve jointe aux bleſſeures, le ſang ſe trouve fort acre & corrompu par le moyen du venin verolique, lequel ne pouvant eſtre corrigé par les remedes ordinaires, empêche la gueriſon, & le malade n'eſt pas en eſtat pendant ſes bleſſures, de pratiquer les remedes qui le peuvent guerir de la Verole, comme il eſt aiſé à un châcun de le comprendre, & de là vient qu'on ne guerit pas, & quoy-

que la bleſſure ſoit fort petite il y ſurvient pourtant de mauvais accidens à cauſe des humeurs acres & virulentes qui ſe jettent ſur la partie. Cela ſuppoſe que la cauſe de la Verole ſera dans le ſang, où dans la partie ſolide qui eſt bleſſée, parce qu'il ſe pourroit faire qu'elle ſeroit ailleurs: & en ce cas, les bleſſures ſeroient regardées comme ſimples & ſans complication.

DERNIER AVIS
AU LECTEUR.

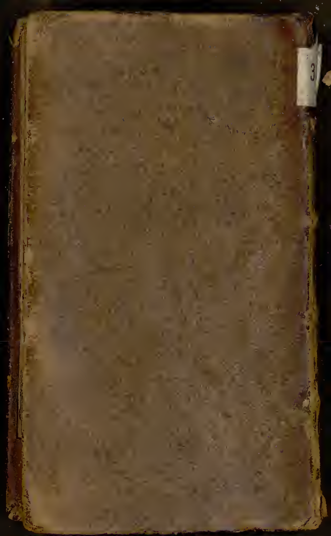
VOilà en peu de mots ce que j'avois à dire presentement dans ce petit ouvrage, lequel j'aurois peu rendre beaucoup plus long, en amplifiant les Regles, & les Maximes generales, en le farciſſant d'un grand nombre de Receptes pompeuſes & extraordinaires, en brodant châque Chapitre d'un avant-diſcours eſtudié, en raportant les opinions de cinq ou ſix Auteurs, ou comme bien d'autres, leſquels n'ayant rien à dire du leur, font à peu prés en pillant les Auteurs, comme ces Bâteleurs qui ne paroiſſent ſur le Theatre qu'avec des habits compoſés de plu-

ſieurs

ſieurs lambeaux de diverſes couleurs ; A quoy j'aurois peu ajoûter un bon nombre de cures avec les circonſtances pour autoriſer mes experiences ; mais comme je ne me pique pas de tout cela, laiſſant à un châcun la liberté de dire, de croire ou de faire tout ce qu'il luy plaira touchant ce petit livre, je prie les perſonnes équitables qui le liront de recevoir en bonne part, ce que je leur donne de bon cœur ; & les perſonnes injuſtes qui s'en bleſſeront, de croire qu'elles ne me priveront jamais de la tranquilité que Dieu m'a donnée moyennant ſa grace, laquelle je le ſuplie de me continuër, & de la donner à tous mes ennemis.

F I N.


EX BIBL.
REGIŒ CHIRURGORUM
PARISIENSIUM ACADEM.


3